CHARLES LOUIS PHILIPPE

LA BONNE MADELEINE ET LA PAUVRE MARIE

nrf

DIXIÈME ÉDITION

GALLIMARD

LA BONNE
MADELEINE
ET LA PAUVRE MARIE

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de la N. R. F.

LA MÈRE ET L'ENFANT.

LETTRES DE JEUNESSE.

CHARLES BLANCHARD, préface de LÉON-PAUL FARGUE.

CONTES DU MATIN.

LA BONNE MADELEINE ET LA PAUVRE MARIE, QUATRE HISTOIRES DE PAUVRE AMOUR.

CHRONIQUES DU CANARD SAUVAGE.

LETTRES A SA MÈRE (*Collection une Œuvre, un Portrait.*)

CHARLES LOUIS PHILIPPE

LA BONNE
MADELEINE
ET LA PAUVRE MARIE

nrf

DIXIÈME ÉDITION

GALLIMARD
Paris — 43, Rue de Beaune

LA BONNE MADELEINE

A MAX ELSKAMP

Dans mon pays où des fleurs sont plus douces qu'au vôtre et meurent délicieusement en étalant leur beauté, — dans mon cher pays de roses et d'œillets j'ai connu, quand j'avais quatre ans, ma sœur Madeleine. Ses mains claires, ses yeux fleuris se sont éteints depuis lors, mais sa bonté voltige autour de mes rêves. La grâce et la joie étaient au ciel, mon cœur était comme un rubis sur lequel la lumière se fait rouge et rose et mauve et luit de toute sa splendeur et de toutes ses caresses.

Madeleine, ah! Madeleine! elle rêvait, elle chantait un peu, elle avait une ombre triste et merveilleuse. Ses mains, à force de flatter mon corps enfantin, devinrent longues, pâles et fraîches parce qu'elles voulaient être les meilleures du monde et s'appuyer sur ma tête avec un tremblement subtil, un poids de tendresse frêle qui prolongeât encore ses baisers.

Madeleine, ma sœur! Le monde était si vaste et pur qu'elle se fit une âme timide.

Et telle je la revois, jusqu'au moment de

sa mort, sourire humblement aux jolis jours où la vie des jeunes filles se promène et s'envole.

Une fois, elle eut treize ans et quitta ma grand'mère près de qui elle avait vécu pour venir habiter chez nous. Le soir de son arrivée est le premier soir où je me la rappelle. Toutes les choses d'alors semblent mystérieuses. Il flottait du silence, l'air paisible planait avec sa bonté berceuse, étendait comme un geste mélancolique et calme.

Dans notre vieille église il fait frais et sombre, on ne peut penser qu'à des rèves purs parce que là c'est loin du monde, et voici le repos des beaux cœurs. — Notre maison fut fraîche et tendre comme la vieille église, on se disait l'amour et le bonheur par des regards bénis, parce que la présence de Madeleine était douce. Ah! je m'en souviens aussi, le soleil n'était pas ce soleil brillant que nous connaissons, je le vois par la fenêtre qui s'atténuait pour ne pas laisser des rayons brutaux troubler le recueillement de nos cœurs. Un grand azur fané dominait le monde avec une grâce douloureuse.

J'ai oublié les attitudes de Madeleine, je ne sais pas si je les compose avec mon imagination ou avec mes souvenirs, pourtant elles devaient être ainsi :

Assise sur ma petite chaise d'enfant, elle se trouvait étrangère en la chambre. Ni les meubles, ni la couleur des murs, ni la rue devant la fenêtre ne lui étaient ces choses familières qui hantent la mémoire et près desquelles on se sent chez soi. Les objets semblaient des gens de la maison l'accueil-

lant, elle se faisait très humble pour leur plaire, elle s'apprenait à les connaître, elle moulait son âme sur leur forme.

Dans son bagage, il y eut des noix et un couteau dont le manche d'os blanc portait inscrit mon prénom. On avait arrondi la pointe de la lame pour que je ne pusse pas me percer la main. J'étais quelque chose de la maison comme un objet adorable et vivant; me prenant sur ses genoux, elle fut tout en caresses. Elle exhalait son cœur de petite maman, y joignait une bonté camarade de grande sœur, et sur mes joues, baisers! et sur mon corps, enroulement et pression de ses bras! puis elle posait ma tête en son sein, et me berçait. Mon âme flexible se pliait tendrement, mais les enfants n'aiment pas que les caresses soient longues. Hélas! Madeleine, je glissai entre tes gestes et je m'échappai vers un petit coin où, toute la soirée, avec de beaux plaisirs, je me servis de mon couteau pour ouvrir les noix.

Maintenant je suis triste de ce passé. Ah! nos morts, pourquoi ne les avons-nous baisés davantage! Ils avaient un corps infini pour les étreintes bien-aimées, ils avaient des mains grêles et grises parce que nous n'y posions pas assez souvent nos lèvres, ils avaient au visage des plis souffrants qui sont restés en nos cœurs, et qu'il eût fait bon baiser ces visages! Ah! Madeleine, si j'avais su, je me serais agenouillé sur tes genoux, et tu sais! — nous appelions cela nous embrasser à la pincette — j'aurais pincé tes deux joues à pleines mains! leur chair s'étend, devient toute blanche, on est défiguré, c'est drôle! et

j'aurais mis mes lèvres aux endroits blancs. Puis, lassé, je me serais assis, j'aurais posé mes mains dans les tiennes et tu les aurais gardées tout le soir!

On la mit en apprentissage chez une couturière, Mme Delphine. Chaque jour, jusqu'au soir elle travaillait. Ces temps-là sont des temps bénis. Lorsque Madeleine n'était pas là, nous l'attendions : mon Dieu, la voici! notre âme devenait complètement heureuse, et n'est-ce pas, nous souhaitions simplement que la vie continuât toujours ainsi : Madeleine est absente, on prépare sa place à la table ou au foyer; Madeleine est près de nous, on la regarde, on la regarde alentour, et partout il y a de la quiétude.

Aux beaux dimanches de cloches, souvent, j'allais avec elle et maman chez Mme Delphine. L'heure des vêpres, la rumeur de la rue, les jeunes toilettes claires et le ciel couleur de soleil tiède nous entouraient d'une joie paisible. Mme Delphine demeurait dans une grande chambre ancienne : il fallait pour y parvenir monter l'escalier en pierre d'une tour. Par son carrelage froid, par ses murs épais et par sa petite fenêtre donnant sur une rue étroite, cette chambre semblait nous isoler de la vie et du mouvement. Certes, ceux qui l'habitèrent durent sentir leur âme éteinte chanter le repos et le calme.

Maman et Mme Delphine causaient de robes et des mille choses de l'humble vie qui s'écoule aux toutes petites villes. Moi, je me souviens de mon amie Hélène, la petite-fille

de Mme Delphine. Elle avait mon âge. Je crois qu'elle ne babillait jamais. Pendant notre visite, elle posait un catalogue sur ses genoux et, très silencieusement, avec des ciseaux, découpait les images de dames, puis, une à une, venait les mettre sur mes genoux. Douce Hélène! tu avais des cheveux blond-cendrés et des yeux couleur des vieux meubles. Tes images, je les conservais, et bien des fois je les ai étalées, je leur chantais de ces jolies paroles incompréhensibles qu'improvisent les enfants, je les leur chantais comme à des souvenirs de mon Hélène silencieuse.

Mais Madeleine! Ah! elle s'asseyait dans un coin. Toutes les choses d'ici elle les connaissait, ces choses bonnes qui étaient sa vie et son cœur. Elle connaissait les chaises délicieusement, comme on connaît des personnes, et la table, et l'armoire et le lit. Surtout, il y avait un peu partout du fil qu'on déroule, des aiguilles qu'on enfile, les étoffes qui crissent au toucher et les ciseaux raides qui coupent avec un bruissement net et chantant. Or, en ce dimanche elle contemplait tout, heureuse près des choses, ses compagnes, et songeait au lendemain où elle les prendrait pour travailler, en un rêve de son cœur.

Mon enfance est lointaine, maintenant, et par le temps s'effacent les grâces de jadis. et s'efface le visage de Madeleine. Je voudrais dépeindre tes traits, ma sœur, il faudrait que leur bonté se composât en mes phrases, ainsi que l'on voit certains chants évoquer les parfums de fleurs immensément douces... Je me

souviens que tes joues avaient quelques taches de rousseur, et par là s'atténuait encore l'expression de ta face; on n'y sentait pas l'ardeur et la beauté des teintes, on n'y voyait pas la jolie chair que nous aimons aux jeunes filles : c'était comme de la cendre et du calme, et du rêve. Tes cheveux, séparés en bandeaux, s'écoulaient au-dessus de tes oreilles vers la nuque fragile, et il est aux couvents de province de petites pensionnaires mystérieuses qui ont ces cheveux marrons si simples et si purs. Il me semble aussi que tes lèvres s'entr'ouvraient en un mouvement confiant et étonné vers la vie. Voici, voici! je ne sais plus tes yeux, je ne sais plus tes mains, je ne sais plus ton corps. Tu es fluide comme une impression. Parfois je te sens, je vais atteindre ton image et la voir toute, ah! toute, puis mes souvenirs s'écroulent, et quelle peine, Madeleine! mes yeux tendus vers toi ne peuvent arriver au cher endroit de ma mémoire, où tu vis!

Le plus doux, c'était ta voix, oh! une petite voix unie qui faisait à peine des méandres pour s'enrouler autour des airs. Quand les jeunes filles chantent, leur voix fraîche et jeune et flexible s'ébat dans la gaieté, parfois elle s'exhausse et il y a du cristal, à croire que mille clochettes tintent et brillent.

La tienne n'eut jamais ces expansions rieuses, je me la rappelle un peu voilée, toute simple et humble. Elle ne s'envolait pas jusqu'à des sons aigus, elle palpitait doucement sur mon cœur entr'ouvert, on eût dit que tu voulais la faire accessible à mes sens enfantins, comme une caresse tranquille, qui se

pose sur la tête, sur le corps, sur le cœur et s'y appuie tièdement.

Puis des romances douces s'épandaient de tes lèvres vers la vie que nous vivions :

L'air en était dormant et monotone comme la plaine et le ciel de chez nous, l'air en était calme comme un soupir, comme une brise de nos bois.

Tu devais aimer mille choses : les dentelles délicates, les rubans et leur nuance tendre qui sourit, les petites robes ornées de velours, les jolies cages où un oiseau chante si purement qu'il égaie, la paix blanche de nos soleils, les campagnes étendues sous l'espace vaporeux, la rêverie qui se penche sur le travail des jeunes filles.

Or, aux soirs gris, tandis que l'heure glisse, tout cela contournait ton âme et embobelinait ton cœur qui, doux comme dans un nid, se remuait un peu, s'appuyait imperceptiblement sur le duvet des rêves. Tu n'aurais pu exprimer ce que tu sentais : il y avait de l'amour et de la joie, c'était blanc et c'était rose. Tu ne savais ni les mots ni les phrases qui disent nos songes, ton cerveau pur laissait vivre ton âme sans la comprendre.

Mais si une romance chantait quelque bonheur ou quelque tristesse aimable, tout ton amour et toute ta tendresse épars s'élançaient. Et voici la gaieté, voici le sourire et voici toute la vie tendre. Il te semblait que la musique et les paroles s'exhalaient de tes désirs.

S'agissait-il d'oiseaux, de lilas, d'amour, ta bénigne existence était oubliée, adieu! les rêves des fillettes, tu songeais aux oiseaux,

aux lilas, à l'amour, comme si c'était bien là ce que tu aimais le mieux au monde. Et tu disais les mots avec tes lèvres, et tu les répétais avec ton cœur.

Des scènes infimes et délicieuses me hantent. Certes, il dut y avoir des moments essentiels en la vie de Madeleine où son être palpitait, et j'ai vu cela, sans doute, mais il n'est resté en mon souvenir que des scènes infimes et délicieuses.

Une fois, par une après-midi de dimanche, un beau soleil étendait des clartés en la rue. L'ombre fraîche baignait notre seuil, et près de la porte ouverte, Madeleine était assise. Elle mangeait une poire blonde et blanche : la chair en était brillante comme le soleil, puis humide et légère. Cela fondait joliment en la bouche, avec un goût suave qui attendrit et qui berce... Ah! donc parfum qui glisse, parfum des fruits tendres, l'on se pâme et l'on est doux, et voici bien l'idéal des petites âmes en chair qu'ont les jeunes filles!

J'approchai, plein d'une grosse gourmandise d'enfant. La poire était infinie aux sens de Madeleine, et dans la beauté chaude du dimanche, elle la sentait fraîche comme une boisson. J'approchai. Madeleine sourit, des yeux et des lèvres. Elle devinait mon envie. Alors, il advint ceci : ma sœur, avec une bonté sainte, ne pensa plus qu'à mon plaisir et, coupant la poire, tranquille, elle eut un geste beau comme un baiser pour me donner la plus grosse part.

Il y eut un autre jour suave où c'était midi.

Dans notre maison chantait l'attente de Madeleine. Par la fenêtre je la guettais, tandis qu'une lumière caressait des choses et que l'odeur du repas s'exhalant leur donnait un air bienheureux.

Elle vint. Je ne sais quel geste contenu signifiait qu'elle était triste. Elle dit :

— On fait la guerre en Tunisie. Beaucoup de soldats vont partir. Un d'ici qui habite la Chapelle doit y aller. On dit qu'il a pleuré.

Bien des hommes vivaient autour de moi : il y avait le sabotier, le cordonnier, le maréchal-ferrant qui tout le jour se courbaient et s'exaltaient au travail. Quand nous les approchions alors, ils craignaient nos ébats et se fâchaient pour que nous partions. Le soir, tassés sur une chaise, ils reposaient leurs membres. Parfois ils causaient, ils riaient aussi et je pouvais aller près d'eux sans crainte. Un homme, c'était un être monotone et fort, mais je ne croyais pas que les hommes savaient pleurer.

Je connaissais la Chapelle : voici un petit tertre plein d'arbres noirs, je pense que ce sont des cyprès, une vieille chapelle avec des tuiles et des murs sombres y est très douce, et une maison claire a des tuiles toutes rouges. Or, ici devait habiter le soldat. Je le voyais debout à son seuil, les yeux brillant parce que souvent une larme naissait, puis, elle tombait en grosse goutte sur sa joue. Un homme pleure, faut-il que son âme soit plaintive!

Ah! mon soir de soleil, et les rues et les maisons éclatantes, tu devins comme sous des cyprès. Un homme pleure! un homme pleure!

Après le repas, on m'envoya faire une commission, et il m'en souvient, je baissais la tête, les choses semblaient peser à mes épaules.

Je revois quelques détails de l'ombre et du soleil où je marchais; les rues sèches et lumineuses, la place du Marché immense et aride, puis surtout un grand mur brillait sans grâce. Et pourquoi l'image de ce mur est-elle restée en ma mémoire? Les objets content notre passé : ils sont joyeux ou désolés parce qu'une fois nous fûmes joyeux ou désolés en les voyant. Il suffit d'un simple mur banal, d'un ton de lumière, d'une couleur de pavé pour évoquer notre enfance. Mon Dieu! mon Dieu, un mur et une place de mon pays me font penser à Madeleine et à un soldat triste qui pleurait.

Ainsi Madeleine ouvrait mon cœur à la pitié. Sans doute, j'eusse été un enfant avide de rires qui court et éparpille sa joie dans les jeux, j'eusse crié, j'eusse gambadé comme une bête heureuse, mais mon Dieu vous me donnâtes une grande sœur dont la présence seule était de la tendresse. Elle marchait, elle causait, et cela formait une petite scène pleine de bontés. J'approche d'elle : ma vie s'apaise, je suis une âme à élever.

Alors elle accomplit des actions infimes et très douces; elle se tait, et je rêve, elle chante et mon cœur s'en va vers les objets délicieux des romances, elle mange une poire et la partage avec moi pour m'apprendre la bonté, elle parle de guerre pour que je m'apitoie. Puis, dehors, je ne suis pas celui que vous croyez; si je regarde alentour, c'est avec mes

pensées de Madeleine, afin qu'un jour, lorsqu'elle ne sera plus là, les choses me retournent les sentiments que je leur ai donnés.

Hélas! voici qu'un soir Madeleine a pleuré. Un dimanche doux se mourait : c'est l'heure où l'on revient de la promenade. On a pris les habits de fête dans lesquels on se tient très sage, de peur de les salir, mais l'âme est toute gaie parce qu'en ce jour on se repose et on rêve, et parce que si le corps est paré, l'âme est heureuse. C'est l'heure où l'on revient de la promenade. Il faut quitter les beaux habits, et quel bien-être, alors, que leur souvenir chatouille un petit point d'orgueil que nous avons, quel bien-être; se sentir dégagé, exhaler ses gestes en liberté! Puis le jour part avec un frou-frou; on dirait que le jour rentre chez lui pour quitter sa robe des dimanches.

Madeleine, montée à sa chambre, maman la suivit. Ah! soudain une voix s'élève : maman gronde, maman gronde! Hélas! voici Madeleine pleurant. Elle a des sanglots éclatants qui la secouent et des paroles brisées, hachées, saignantes, pour dire qu'elle ne recommencera jamais plus. Et toujours cette voix terrible de maman, et Madeleine inerte et désolée sans fin!

Le dimanche fut atone et silencieux ainsi qu'un malade à qui se remuer fait mal.

Maman ne se fût pas fâchée pour une de ces réponses vives, comme nous en disons tous. Tu n'avais pas manqué à tes devoirs puisqu'on t'avait permis de sortir. Tu ne

pouvais pas avoir fait le mal, parce que pour faire le mal il faut être méchant. Souvent je me suis demandé la cause de tes larmes, je me la suis demandée en ces temps gris où les hommes ont oublié leurs sens et reçoivent la caresse adorable des souvenirs enfantins. Tu ne pouvais pas avoir fait le mal. Maintenant que je connais bien les choses, je songe à tes quinze ans, c'est l'âge d'aller aimer, il y eut sans doute la petite scène claire que je vais conter :

Tu étais allée te promener dans la campagne avec deux amies. Des vapeurs poudreuses rêvent tendrement sur les prés, l'herbe est presque bleue comme une blouse neuve, une brise à peine s'y joue, qui la fait frémir, et l'on devine le saut blond des sauterelles et l'on entend le cri luisant des grillons. Alors, la vie des jeunes filles devient douce et bruyante; une toute petite âme frémit comme l'herbe au vent, l'imagination sautille comme une sauterelle et le cœur est chanteur comme un grillon. Sans doute sont venus de grands garçons, avec leurs mots pleins de rire. Je ne sais pourquoi il est délicieux de les entendre et les yeux brillent et l'on a envie de chanter. Parfois on entr'ouvre les lèvres pour aspirer l'air de l'espace qui glisse en la poitrine plus large et s'y meurt si moelleusement que l'on croit aspirer un souffle de bonheur.

Les mères n'aiment pas cela, parce que les jeunes filles bientôt penseront souvent à ces garçons des dimanches, puis l'Amour naîtra. Et l'Amour, Madeleine, c'est un geste horrible qui renverse les vierges dans les prés.

Il est au monde des fleurs fines qui s'exhalent vers la vie. Elles sont soyeuses et tendres, leur parfum voltige alentour d'elles, et qui s'en approche devient ineffablement pur. On ne les voit qu'aux jours de mai, parmi les airs limpides et bleus, on ne les voit que lorsque le jour est calme comme une extase. Il leur faut mourir avant que viennent les vents d'orage briser les trop frêles fleurettes, car il est beau de mourir dans sa beauté. Madeleine — fleur — douce devait mourir ainsi, dans ses quinze ans de Mai, pour que l'Amour et ses tempêtes ne pussent froisser sa chair légère.

Je me souviens d'un grand jeudi matin. Madeleine devenait malade, toute pâle, toute tremblante. La veille, elle avait craché le sang, et dans nos petites villes on sait, quand les personnes crachent le sang, qu'elles sont malades et qu'elles vont mourir. Mai chantait au ciel et jouait sur terre. L'air semble fait de petites perles humides : il luit et il flotte. Le sol de la rue rose et frais s'écoule jusqu'au bout du regard, comme un beau sentier, pour que le soleil se promène plus délicatement que dans les champs. Jeudi matin c'est le marché. Les paysannes portent leurs grands paniers clairs qui contiennent le beurre, le fromage, les œufs, ces tendres choses des fermes. Il y a beaucoup de vie au monde. La lumière est si belle et le cœur si bruissant que tout semble vivre : les cailloux des routes, les pierres des maisons, les grilles des jardins, et si l'on voit dix paysannes, on croit en voir beaucoup plus encore. Aux arbres, les feuilles minuscules sont duvetées,

et joie! leur ombre à terre est un treillis de soleil et d'ombre qui bouge quand se balance une brise.

J'allais au marché avec Madeleine, et sa main dans la mienne était moite et abandonnée. N'avait-elle pas la démarche fragile et traînante des malades dont les ailes sont brisées, n'avait-elle pas ces yeux éteints qui ont l'air de recevoir des regards des choses, au lieu de leur en donner? Jolies rues bénignes, maisons pensives, jardins riants, et vous, mon azur et mon soleil. Madeleine n'osait songer à vous, de peur de pleurer. Hélas! à ceux qui peuvent jouer, gambader et chanter, vous êtes caressants et si bons! ils respireront l'air du monde, frais et lumineux comme une boisson, ils iront sur les routes sans fin pour sentir le soleil en leur chair chauffer toute la vie adorable, ils cueilleront les fleurs vives et fragiles comme un printemps, mais les pauvres malades doivent ménager leurs membres, leurs poitrines, leurs rires. Ils voient les beautés et les joies sans pouvoir les prendre, parfois ils les adorent et ouvrant les yeux, recueillant leur âme, ils voudraient que tout entrât dans leur souvenir. Puis ils pensent : ces souvenirs que nous voulons garder vont mourir avec nous. Alors, ils se désolent, ils ne veulent plus rien voir et, ah! les derniers baisers de la vie sont bien amers.

Il faudrait que ma mémoire eût gardé l'image de cette vie de Madeleine qui glissait tendrement hors de son corps, qui s'écoulait par gouttelettes de tristesse, d'émoi, de bonheur. Ah! sots esprits des gamins, où le rire et les pleurs sont légers, si vous saviez le

charme des souvenirs enfantins, silencieux et immobiles en un rêve, vous regarderiez ce qui vous entoure jusqu'à ce que vous en fussiez pleins. J'aurais dû ne pas marcher, ne rien dire, pour mieux contempler Madeleine infantile et pénétrante exhalant ses pauvres toux et appuyant ses mains sur sa poitrine aiguë. Sans doute, elle avait des yeux trop éclatants, et ces mains brûlantes au toucher passionné! Je ne sais pas, je ne sais pas! Les jours ont passé au gré de Dieu, il y eut des moments tout précieux autour de nous, des heures fluides se balançaient en tremblant, hélas! elles sont pour moi comme si elles n'avaient jamais été!

Pendant les derniers temps de sa vie, elle était toujours au lit. La fenêtre de sa petite chambre donnait sur un grand jardin d'où il venait autrefois une lumière si limpide, si douce de bruissements, si pure avec son soleil frais que dès l'entrée en cette chambre on sentait bien qu'avant d'y pénétrer, la lumière avait dû passer sur un grand jardin. Maintenant, humble chambre blanche, parce que Madeleine était malade, elle semblait jaunie. Je ne me rappelle pas y avoir vu du soleil, alors.

Sur la cheminée, une jolie Vierge en plâtre tenait petit Jésus à son bras. Au-dessus, deux images : c'était d'abord saint Joseph épanchant tout un sourire vers les yeux de Jésus, puis c'était Marie douloureuse, dont la tête mourante penchait sur l'épaule; des larmes coulaient sur ses joues et l'on en voyait d'autres descendre de ses yeux mi-clos pour tomber, sans fin, sans fin.

Quand Madeleine s'éveillait le matin, elle n'avait plus aux membres qu'un peu de fièvre qui lui faisait aimer le bon duvet du lit. Alors elle se croyait guérie. C'est exquis, lorsqu'on ouvre les yeux : on s'est oubliée soi-même, on ne sait plus si l'on est Marthe, ou Jeanne, ou Madeleine, et donc! il faut regarder les choses et leur aspect vous recomposent votre moi bien-aimé. Voici que de la fenêtre le jour s'étend dans votre chambre, si joli par ses jolis rayons chuchoteurs! Petit jour clair du grand jardin, il entre ici comme un oiseau. N'est-il passé sur les grands arbres où sont des nids, n'est-il passé sur les fleurs menues comme votre cœur grelottant, n'est-il passé dans les allées où le sable frais et rose fait cric-cric sous les pas? Je gage que le monde est plein d'abeilles. Et ne sentez-vous pas votre cerveau comme un gâteau de miel? Il y a plus de mille alvéoles où de petits riens brillent! et c'est du miel, et c'est du soleil, et c'est de la douceur, et c'est de la bonté. Oui, c'est un peu fragile et tremblant parce que vous êtes malade, mais c'est doré, votre cerveau est tout doré. Voulez-vous regarder sur votre cheminée? Marie et petit Jésus se content bien des choses, n'est-ce pas, ils se disent que le jour est gai comme un enfant! Oh! saint Joseph, là-haut qui sourit à Jésus, je crois bien qu'il va l'embrasser. Puis, ma Vierge douloureuse, mon Dieu! la vie est douce, elle pleure : on dirait un sourire.

Mais lorsque l'après-midi tombait, solennelle et lente, Madeleine couchée sentait la fièvre gronder en son corps. Ces couvertures opaques et ce duvet lourd du lit entourent la

chair en sueur. Parfois elle se retournait, changeait la position de ses membres pour trouver aux draps de la fraîcheur. Ah! n'y a-t-il donc plus au monde le clair endroit où l'on s'étend, délicieux et calme! Jadis, le monde avec son ombre et ses fontaines chantait au cœur, comme un ami. La fièvre roule à travers les sens : on dirait que de grosses mouches monotones bourdonnent : elles voyagent autour des pauvres malades avec leurs ailes noires, avec leur corps noir, avec leur chant noir. Un air gris habite cette chambre maussade. Des bulles noires naissent, montent, crèvent, grandissent, et ce sont des couronnes de migraine autour des fronts. Des couvertures et des duvets de plomb pèsent sur le cerveau. Le grand jardin doit être fané. Les feuilles se serrent l'une contre l'une, se replient, s'endorment et les arbres forment des blocs massifs, immobiles. Les fleurs se sont tues, l'herbe pousse dans les allées. Les oiseaux debout sur des branches ne veulent plus remuer, et parfois ils poussent un cri grelottant d'ennui. On ne sait pas où aller pour trouver le bonheur, puisque le ciel est gris, puisque l'air est gris, puisque la terre est grise. Marie tient Jésus tout près de son cœur, parce qu'il ne faut pas que les petits enfants s'ennuient, saint Joseph sourit à Jésus parce qu'il ne faut pas que les petits enfants sachent que l'on peut pleurer, Marie douloureuse pleure et l'on croirait que de ses larmes le soir s'exhale.

Lorsque, à la tombée de la nuit, maman allumait la lampe, cela tuait l'ennui. Une jolie scène futile, un papillotement de lutins, une

causerie rose. La lampe projette un grand cercle vague où il y a de la lumière. Il est des choses que l'on voit, d'autres que l'on devine, et celles-ci sont troublantes. Les unes causent avec la lampe, les autres causent avec votre cœur, elles jouent un peu à cache-cache, mais on les reconnaît bien : elles sont profondes, elles sont bleues. Le buffet contient le linge, des jupons et surtout un joli nécessaire avec des ciseaux brillants dont on ne se sert pas, de peur de les ternir, — un dé en argent blanc : on ne le prend que le dimanche; quand on l'a au doigt on le promène sur les lèvres, il est froid et il chatouille, — puis un bel étui en nacre qui se visse, se dévisse et est rempli d'aiguilles.

Le lit de maman était installé dans la chambre de Madeleine; quand venait l'heure de se coucher, chaque fois elle disait : C'est ce soir que je veux coucher avec maman! Alors, maman se mettait un instant dans son lit. Leurs deux corps de bonheur tiède s'approchent, — leurs deux corps, recueillis pour mieux s'éprouver l'un l'autre : Petite maman, petite maman! Madeleine lui entoure les épaules : ses bras vont fondre, délicieusement. Elle la baise sur les joues où la chair de nos mères se dissout, devient délicate et presque ridée, — puis elle se recule un peu pour mieux contempler ce visage et choisir un endroit plus tendre où elle posera ses lèvres longtemps, longtemps, avec un petit mouvement d'aspiration comme pour boire l'essence même de cette chair. Leurs yeux se ferment de plaisir. Ensuite elles laissent leurs joues l'une contre l'autre, très chaudes, et

leurs deux têtes semblent des cœurs d'enfants qui reposent dans un nid du paradis.

Le médecin qui venait souvent voir Madeleine nous disait qu'elle était très malade. Elle ne souffrait pas, mais cette fièvre et quelque chose dans sa poitrine montraient qu'elle était très malade. Il ne fallait plus que j'aille dans sa chambre. Un jour, il nous annonça qu'elle avait une phtisie galopante et que cela fait toujours mourir. Nous restâmes immobiles, avec dans notre tête, ce mot : phtisie galopante ! Nous ne le connaissions pas, nous l'avions à peine compris : — c'était donc un de ces mots brutaux qui guettent les malades, bondissent sur eux et les font mourir ! Nous aurions voulu le mieux connaître pour savoir comment le combattre et surtout pour savoir comment faire notre sourire plus doux, tandis qu'il se ferait plus méchant.

Mademoiselle Jeanne vint nous voir. Elle était une de ces vieilles filles pieuses qui vont auprès des malades étendre des gestes de bonté. Elles sont tremblantes, elles vous regardent avec des yeux que l'on aime, puis, elles donnent le conseil de rester tranquille au lit, jusqu'à ce qu'on soit guéri. Quand elle eût quitté Madeleine, nous lui parlâmes de ces mots qui nous hantaient : elle nous dit qu'on en mourait et, prenant un porte-plume, nous montra comment cela s'écrivait : Phtisie galopante. Elle partit.

Alors, tous trois penchés sur la feuille de papier, nous contemplions ces lettres noires. Elles s'allongeaient, s'enroulaient, se re-

pliaient et leur ensemble était brutal et net. Elles se gravaient dans notre cœur douloureux, et bien des fois nous nous les sommes rappelées depuis, et quand je les ai rencontrées dans les livres, j'ai revu, là-haut, le lit gris de Madeleine avec la Mort que l'on attend.

Ah! un soir de septembre, pendant que je regardais jouer quelques-uns de mes petits camarades, l'air était bleu, l'air était gris, l'air était pur. Il devait y avoir quelque chose de Dieu sur terre, car on sentait le monde pensif. C'est sans doute à cause des anges venus pour emmener l'âme de Madeleine. On m'appela. Je rentrai à la maison : Madeleine était morte.

On avait fermé les contrevents, et notre grande chambre d'en bas était mystérieuse.

Hier encore, nous étions ici quatre âmes qui émettaient un bruissement de vie. Voici que l'une d'elles s'en va : son bruit s'est tu et les trois autres âmes restent brisées à contempler ce silence. Maman, des larmes plein le corps, se traînait de chaise en chaise. J'approchai d'elle; alors elle me baisa très fort; elle m'appuya contre sa poitrine, car il aurait fallu que ma vie devînt plus haute pour compenser ce silence de la vie de Madeleine. Mon père, debout, était crispé, secoué de sanglots.

Ce que je vais dire m'a fait bien pleurer depuis, mais les enfants sont futiles.

Je ne sentis pas le départ de Madeleine, parce que, en ces derniers temps, éloigné d'elle, mon cœur s'était formé d'autres rêves. Je m'étais habitué à des jeux ou à des causeries; hélas! la mort ne peine les enfants

que lorsqu'elle les prive à tout jamais de leurs plaisirs!

Ces contrevents fermés et ce silence m'intimidaient comme une chose nouvelle. J'avais peur et, la tête basse, les yeux perdus à terre, sans cesse je restais à côté de maman et lui touchais la main pour me rassurer. Elle m'emmena embrasser Madeleine. Sa tête reposait sur un oreiller blanc, immobile et dure, et sous les couvertures son corps formait des bosses. Je la baisai : sa chair était raide et froide. Jamais je n'avais vu de mort et, mon Dieu! nous avons des pensées mauvaises, je contemplais Madeleine avec curiosité!

Un peu plus tard, on fit sa toilette. J'ai su depuis qu'elle eût un petit bonnet blanc de fille innocente, les brides nouées sous le menton entouraient son visage d'un reflet de linge mat. De son vivant, elle portait une belle robe à basques dont elle était fière. Ah! pour la lui mettre, il fallait forcer ses bras raides : est-ce qu'ils ne vont pas craquer, se casser comme du bois mort! Et ce corps à soulever, tout rigide, pesant, il ne se plie pas! On lui glissa au doigt une petite bague en argent que je lui avais donnée jadis, et ces doigts durs, et ces doigts aigus dont on écorche la peau!

Deux jours après, ce fut l'enterrement. Le prêtre vint, avec la croix d'argent luisante : il semble qu'elle s'appuie contre votre cœur, glacée. Nos voisins suivaient le convoi. Tout le monde était vêtu de noir et tout le monde baissait la tête en songeant à Madeleine. Oh! le cercueil recouvert d'un drap blanc, et des

couronnes, des fleurs, et la Mort! Pauvre cercueil lourd qui s'en va! On voudrait contempler encore, une seule fois, l'enfant qui est là et l'entourer de nos bras et la presser sur notre cœur pour savoir si notre amour ne pourrait pas l'animer.

Moi, j'étais un enfant, je ne pensais pas à cela. Quelque temps auparavant mes amis Claude et Marie avaient perdu leur mère. A l'enterrement, Claude sec et indifférent regardait autour de lui avec ses yeux de chaque jour, mais Marie pleurait fort, en appelant : Maman! Oh! maman! C'est laid de ne pas pleurer sa mère, je voulus être bon et désolé comme Marie et je suivis Madeleine en sanglotant.

Ne vaut-il pas mieux, ô Madeleine, que je n'aie point souffert de ta mort, car ceux que nous avons pleurés, nous oublions un peu la grâce de leur vie douce, et nous nous souvenons surtout de l'instant où, sur leur lit, étendus rigides, ils venaient de nous quitter. Tu es restée pour moi la grande fille qui a toujours quinze ans et qui m'ouvre ses bras, ses sourires et son cœur.

Tu dors dans notre cimetière où il y a de si belles choses. Bien des jolies tombes fleurissent, bien des oiseaux sont dans des branches. On voit des vierges blanches qui se penchent pour protéger une jeune fille endormie, on voit un ange argenté, tout rieur, sur la tombe d'un petit enfant. Dans un coin, deux filles de dix-huit ans sont mortes, voilà longtemps, et c'est au-dessus d'elles, des arbres toujours verts et sombres qui s'étendent et sont pleins de paix et de douleur. Tout le long

d'une allée, il y a des tombes de vieillards, si claires avec leurs rosiers où mon printemps fait naître les roses de bonté.

Ta tombe est dans un endroit que je connais, entourée d'autres tombes. Nous n'avons pas voulu qu'elle fût recouverte de ces grandes dalles qui semblent peser sur le sommeil et murer les morts à jamais. Au-dessus de toi, c'est la terre de chez nous, pâle et poudreuse. Des fleurs y croissent : des marguerites-reines et des pâquerettes. J'y ai mis un petit pot dans lequel poussent des jacinthes. N'y a-t-il pas aussi une bordure d'œillets blancs?

Ah! Madeleine, je n'ai jamais songé à ta chair pourrie ni à tes os de pierre! Par delà la mort, tu habites mon souvenir sous forme d'un petit coin de terre avec des fleurs. Ce jeune parterre, c'est toi, ton corps et ta bonté. Les chers enseignements que tu donnais à mon enfance, je les ai retrouvés ici. Quand j'avais dix ans, souvent, je quittais les jeux et les bavardages pour venir m'asseoir sur ta tombe. Les pâquerettes blanches et jaunes, les marguerites-reines violet tendre ou violet sombre exhalaient leur humble corolle en mon cœur, avec la grâce discrète qui était la tienne lorsque tu avais un corps. Les jacinthes, mes jacinthes, embaumaient de leur parfum translucide, et cette candeur était celle de ton âme qui chante et qui rêve. Oh! ces après-midi de mes dix ans! Je touchais les fleurs, avec ces sourires de l'âme plus beaux que les sourires de toutes les lèvres. Je les flattais : Mes doigts sur les pétales devenaient immatériels, jolis et longs comme les

doigts des anges dans des tableaux. J'avais peur de tacher les pâquerettes et, n'osant appuyer, tendrement je les frôlais en me faisant un cœur très pur pour que mes doigts fussent purs aussi. Les marguerites-reines, douces comme de la soie, rappelaient mille choses du rêve et de la vie. Je n'ai jamais osé toucher aux jacinthes, parce qu'il est des parfums si purs et des formes si fragiles que lorsqu'on les touche, la chair s'y décalque, et les parfums se ternissent, et les formes se froissent.

Ainsi, je devenais candide, et c'était toi, Madeleine qui, de plus loin que la Mort, venait m'apprendre ces jeux.

Quand j'eus quinze ans, ta chambre devint la mienne. Elle était, je l'ai dit, délicate et blanche et ses meubles si simples exprimaient mon âme.

Il y avait un souvenir de toi dans les choses, qui passait par la chambre, tout grelottant de douceur. Les images pieuses et naïves d'au-dessus de la cheminée rappelaient ton cœur de petite fille de village, qui ne connaît pas les beautés des belles images et qui aime certaines couleurs calmes et certains gestes raides et tendres. Au-dessus de ma table, dans un cadre noir, l'image de ta première communion : il y avait au bas un endroit où, de ton écriture qui te ressemble, tu avais signé ton nom.

Dans le lit où je dormais, jadis tu dormis. Je me couchais pieusement. Je ne sais plus si j'avais un corps, tant la vie de mon cœur était exquise.

Je quittais le monde matériel des gestes et

des actions pour m'étendre en ce nid de tes songes. C'est toi que je venais revoir : te souviens-tu que nous allions tous deux, avec des jeux tremblants de nos cerveaux, dans des pays d'avenir? Tu étais morte ici, je craignais un peu que Dieu ne m'y fît mourir aussi, et pour ne pas lui déplaire, je me donnais des pensées qui louaient toutes les choses de Dieu.

J'aimais surtout la grande bergère où tu te reposais dans les premiers temps de ta maladie. Le corps, à la fois s'étend et se pelotonne, les bras sont bienheureux, le bien-être est tel que l'on devient las et brisé comme un convalescent. Tout le jour, je restais assis auprès de la fenêtre et du jardin. Ah! mon âme languissante et mon corps dans la bergère! Il y avait partout une mélancolie chère comme du bonheur. Je n'osais pas remuer, de peur de troubler quelque chose, le jour faisait glisser sa blancheur à travers mes sens, jusqu'à ce que je fusse innocent et fragile. Les feuilles dociles des arbres s'abandonnaient aux brises, menues, et leur mouvement voltigeait en l'air cendré, lumineux et timide.

Le ciel monotone s'étendait au-dessus des herbes et des allées, si bleu, si las, si bon! Que le monde était calme! Le temps s'écoulait comme une eau qui fuit vers un joli lieu fluide où l'on rêve.

Je lisais des livres que tu aurais voulu lire. Il en est un où une jeune fille meurt à quinze ans. Elle s'appelait Angèle. Un bon prêtre la bénit, sa mère pleure, et c'est si triste! Elle te ressemblait sans doute, Madeleine, car elle

souriait en regardant du côté du ciel, et tu l'aurais aimée comme une sœur.

Et voici qu'aux jours de mes vingt ans, j'ai conté ton histoire et la mienne. J'ai dit tout ce que je savais de toi pour que les belles âmes qui liront cette histoire apprennent qu'il était jadis, dans une petite ville, une jeune fille si bonne que sa bonté dura longtemps après sa mort. Tu as passé joliment sur la terre, tu as rêvé, tu as pleuré, tu es morte. Tu fus semblable à un de ces pauvres bluets qu'aiment les enfants et qui sont fauchés bientôt, par un moissonneur inattentif, avec les blés mûrs. Tu reposes humblement dans un coin du monde, tu reposes, et je t'aime encore à cause de cela.

Ah! les soirs du fond de l'ombre, tout là-bas où sont les bonheurs de Dieu, il vient des souffles fragiles, porteurs de mille émois du monde et qui meurent tendrement dans le silence des rues, des maisons, des fleurs. Ils me caressent au visage et au cœur par leur toucher timide et je les accueille en entr'ouvrant mes rêves. Alors, si doux, si doux, ton souvenir me blesse de bonheur, Madeleine. Il me semble tenir en mes mains tes petites mains balbutiantes de quinze ans, je penche ma tête en ton sein reposant, j'étends mon âme en ton âme docile. Je revois tes yeux qui contemplent mon corps, tes mains qui le flattent, pauvres mains, pauvres yeux, afin qu'un jour de mes vingt ans, je fusse triste et délicieux à me souvenir.

LA PAUVRE MARIE

PREMIÈRE PARTIE

I

Est-ce qu'il n'y a pas des fleurs laides qui exhalent un parfum plus doux que celui du cœur de la rose? Elles doivent être d'une pauvre couleur, d'une triste forme froissée, et sans doute leur corolle retombe, retombe comme pour mourir, vers le grand sol las où l'on s'étend, comme pour mourir, dans la douleur. Mais leur parfum s'échappe, et c'est un filet d'amour qui monte, croît, s'arrête et demeure au cœur des hommes purs. Je crois à cela parce que chaque femme a une fleur qui lui ressemble. J'ai vu des femmes aux joues fines et nuancées, aux lèvres en sourire heureux, aux yeux si beaux que je souffrais parce qu'elles ne voulaient pas me regarder, et ces femmes me rappelaient des roses. J'ai vu aussi des jeunes filles qui, dans de petites maisons d'ombre, vivaient une jolie vie à faire des robes ou des chapeaux, leur visage clair ou sombre était souvent ému, elles me rappelaient des violettes. Je n'ai jamais vu de fleur comme Marie. Pourtant, mon Dieu, vous en avez créé, sans doute, car il ne faudrait pas que Marie eût été seule au monde.

On ne sait pas quel était son âge, elle devait avoir trente ans! ses mains tremblaient, et l'on sentait de son âme s'en aller le bonheur. Or, c'est à trente ans que nous quittent à jamais les rêves d'avenir, que s'arrêtent les gestes d'extase, et les mains tremblent, et l'âme pleure à voir s'étendre devant elle la vie âpre et désolée comme une grande plaine sèche.

Mais son corps, le corps de Marie! De tristes vêtements le recouvraient, tombaient. Celles qui sont laides devraient posséder les belles étoffes dont l'éclat se reflétant sur le corps et sur le visage leur donne un peu de beauté. J'ai toujours vu Marie vêtue d'un vieux caraco et de vieilles jupes. La pluie, le vent, le soleil, tous les états doux ou mélancoliques de l'air qui baignent les choses les avaient faits noirs, jaunes, gris. La pluie imprègne les tissus qui se dissocient pour bientôt mourir, le vent flotte sur les étoffes, jusqu'à ce qu'elles soient flasques et douloureuses, puis s'en vient le soleil boire les nuances et leur laisser sa couleur de feuilles brûlées. Et tels, les vieux habits entourent le corps des malheureux, mous et monotones. Ah! les robes raides qui se moulent aux seins, au ventre, aux jambes et sous lesquelles on devine une chair fine! Les femmes pauvres s'abandonnent à leur laideur, et pensant bien que rien ne les pourrait orner, laissent sur leurs corps les vêtements aller, épais, comme des hardes à un épouvantail. Mon Dieu! mon Dieu, les voici informes, sans contours comme de gros blocs lourds, et l'on ne sait plus si leurs cheveux sont fragiles et tièdes,

si leurs yeux sont beaux au cœur comme des fleurs, et si leurs mains qui se posent sur les têtes des hommes sont claires et pures comme des fontaines!

Marie était infirme. Toute petite enfant, des attaques de convulsions en firent la créature tremblante que j'ai connue, dont les jambes allaient par saccades une marche si pénible que la tête et le torse en tremblaient. Hélas! les pierres sont hautes sur le chemin des malheureux, elle se heurtait souvent aux cailloux des rues et penchait douloureusement, prête à tomber, comme une chose qui se brise. Pour se maintenir un peu, puisque ses jambes raides ne suffisaient pas à sa marche, elle avait toujours un parapluie que sa main crispée plantait sur le sol ainsi qu'un soutien. C'était une besogne bien dure : marcher, semblable à quelque oiseau gourd, sur la terre immense où sont des oiseaux légers. Etudiant la route, prévoyant les pas, ses yeux fixes étaient en peine. Au milieu de la rue, il y a le mouvement des chats qui se promènent et des enfants qui jouent. Elle craignait le milieu de la rue. Alors, le long des grands murs calmes et protecteurs, j'ai souvent vu Marie passer dans son village, avec son corps secoué, son parapluie jaune, et ses yeux attachés aux rues.

Les fleurs sont moins belles que les yeux de Marie parce qu'elles ne sont pas veloutées, rayonnantes et claires, les bluets sont moins purs, parce que les vents chauds d'amour les fanent. Lorsque Marie souffrait par sa chair et par son cœur, ses yeux étaient encore extasiés et innocents. Toutes les choses du monde

se haussent vers les hommes qui les contemplent et mettent en leur âme quelques reflets qui s'exhalent par les yeux, car les yeux ne sont pas des sens de la chair, les yeux sont une douce âme en matière. Je sais bien qu'il y a le regard des yeux qui regardent, mais il y a surtout le regard des yeux qui ont vu et qui brillent d'avoir compris. Du temps où Marie était enfant, ses yeux très simples reflétaient le monde comme un monde de bonheur. Maintenant les yeux de Marie moins éclatants exhalaient des mélancolies. On voit ainsi avec une couleur bleu tendre et bonne les cieux d'octobre qu'a blessés l'été.

Les lèvres de Marie! Il y a les lèvres épaisses et rouge-sombre des grandes femmes d'amour, il y a les lèvres flexibles et roses des jolies créatures blanches tout heureuses, il y a les lèvres décolorées des pauvres jeunes filles solitaires. Les lèvres ont des formes précieuses. Il y a les lèvres grossières des femmes charnelles, les lèvres sinueuses des belles femmes intelligentes et fines, il y a aussi les lèvres minces qui, vers les commissures s'effilent, s'effilent en une ligne noire et retombante comme aux vipères, et ce sont les lèvres des femmes médisantes. Les lèvres de Marie, d'un rouge doux de fraise tendre, petites, épaisses un peu, se joignaient simplement en un joli trait naïf. Et puis elles avaient presque une moue pour tendre un mouvement d'amour et de bonté. Mais les tristes convulsions de jadis les avaient déplacées, et deux plis tordus qui n'étaient pas symétriques les joignaient aux ailes du nez. Il faut bien que je vous dise aussi que la souf-

france de Marie les rendait pauvrement affaissées et lasses.

Elle avait encore, contenus dans un bonnet, des cheveux blond-sombre dont la finesse et la tiédeur eussent plu chez une belle femme blanche.

Or, tout cela, que j'ai décrit, et qui fait croire à un visage de grâce, cela se perdait dans le pauvre ton cuit des joues, se crispait entre les contours tordus de la face. D'ailleurs, est-ce qu'on songe à voir les yeux, les lèvres et les cheveux de celles dont le corps vaincu se débat dans la marche comme le corps lamentable des canards qui ne sont ni les oiseaux sautelants de la terre, ni les oiseaux harmonieux des eaux, ni les oiseaux enchantés des airs!

II

A seize ans, le cœur de Marie était comme un oiseau. Tantôt, posé sur une branche, il regarde s'étendre le ciel fondant, si bleu, si grand, qu'il y a place pour réaliser tous les rêves. Tantôt, il s'en va dans l'air vaporeux des espaces où des joies impalpables le baignent. D'autres fois, il vient près des fleurs belles comme des créatures humaines, pour se mêler au monde plein d'amour et de chansons. Jamais il ne s'arrête d'être heureux. Le soir, il se pelotonne au nid de duvet, et avant de s'endormir, songe à l'avenir vaste, enfantin et pur.

Elle travaillait alors chez une couturière, Madame Félicie, une veuve qui avait connu presque toutes les douleurs de la vie, mais dont l'atelier voisin de l'église contenait un peu de son ombre calme. Les veuves sont des pauvres femmes vêtues de noir, timides et travailleuses, qui, dans un village, tiennent de petits magasins et aiment beaucoup de jeunes filles comme leurs enfants. Madame Félicie employait quatre ouvrières : ma cousine Antoinette, qui sourit toujours quand on lui parle, ma petite amie Louise dont le visage, sous les cheveux nattés, me rappelle les fontaines claires sous des feuillages sombres, Berthe qui a de grandes lèvres de chair et des yeux bleu-sombre brillants, puis il y avait Marie.

Leur vie s'écoulait à coudre les étoffes en causant. Les robes de village avec leurs couleurs simples, bleues, roses, mauves, blanches, et parfois aussi brunes comme l'ombre, évoquent les sentiments tout doucement monotones que donne une existence tranquille. Celles qui les portent ressemblent aux fleurs des champs, celles qui les font savent rêver à d'humbles choses comme si leur cœur était devenu fleur des champs.

Quand elles causaient, c'était toujours de mêmes choses : des très petits événements que le hasard amène quotidiennement, peut-être pour que l'on puisse avoir un sujet de causerie, du mariage où la mariée a une belle toilette que l'on achevait hier soir, puis des morts de vieilles gens qu'on avait l'habitude de voir, et c'est triste : il va falloir les effacer de sa pensée. On n'y parlait presque jamais

de l'Amour parce que Madame Félicie, comme les veuves, n'aimait pas l'Amour. Mais puisqu'on n'en parlait pas, les quatre jeunes filles y pensaient davantage.

L'Amour, lorsqu'il est jeune, c'est un fluide subtil qui vit joliment dans la poitrine et souvent s'en échappe pour aller donner aux choses de tendres beautés. Il s'échappe le soir si le soleil meurt avec des nuances roses qui s'étendent au ciel, des nuances mauves qui baignent les murs et des ors crépitants qui luisent aux vitres. Alors l'amour fait briller les yeux des filles et passe dans l'espace en un son infini plus doux que le son, lorsqu'il meurt, d'un cristal. Il s'échappe les matins où l'air luisant et l'azur frais accompagnent les jeunes filles jusqu'à leur magasin, il rit aux enfants, il flotte sur les rues rosées, et la terre apparaît comme une délicieuse terre neuve que vient de créer l'Enfant Jésus. L'étoffe des robes a parfois des tons de grâce et des reflets qui font penser à du bonheur, et voici l'Amour qui s'en élève pour rêver de joie et de mélancolie, et il s'épand en une romance toute pure et naïve qui satisfait infiniment un grand désir du cœur.

Mais l'Amour s'échappe surtout si passent les doux garçons. Toutes quatre elles baissaient les yeux, car il ne sied pas aux jeunes filles de sembler contempler les garçons, mais lorsqu'ils étaient passés, elles attachaient leurs regards à ces beaux corps de force et l'air qu'elles respiraient tremblait en leur poitrine. Je sais bien que Berthe déjà pensait à des touchers de chair qui font mourir, mais les autres éprouvaient simplement un épa-

nouissement de leurs extases. Le ciel s'abaissait jusqu'à leur tête, l'atmosphère en était emplie, et qu'il était tendre cet azur bleu couleur d'Amour! Elles remarquaient alors aux feuillages des arbres des beautés qu'elles n'y avaient jamais vues, elles écoutaient les oiseaux avec une âme fondante, elles auraient voulu ne plus travailler et aller s'asseoir quelque part, là où le regard se perd en l'horizon vaste pendant que les rêves naissent, voyagent et s'étendent très vagues et très doux dans la vie dormeuse, ainsi qu'un troupeau de bêtes blanches s'étend le soir dans la plaine.

Celles qui ont des frères voient souvent leurs amis à la maison et ils s'assoient, rient, causent, avec le frère, avec la sœur, font des gestes par lesquels leurs corps s'infléchissent, et quoi qu'elles sentent parfois les paroles et les gestes brutaux, ces jeunes filles trouvent les hommes superbes et doux. Celles qui vont au bal s'y mêlent à des danses heureuses, vivent un instant parmi les garçons, apprennent à les connaître, et il faut que les garçons aient quelque chose d'enchanteur, puisque les connaissant, elles les aiment. Mais celles qui n'ont pas de frère et qui ne vont pas au bal aiment mieux les hommes encore, car elles les conçoivent en des rêves, et vous savez bien que nos rêves sont des enfants qui font des guirlandes même avec de pauvres fleurs. Marie était de celles-ci.

A l'atelier, elle n'osait pas rêver selon toute son âme, car son visage eût été d'amour imprégné, ses yeux se fussent illuminés comme pour une fête délicate, et ses compa-

gnes auraient compris ce qui se passait en elle. Or, par une pudeur douce, les âmes bien belles se veulent cacher. Alors, elle repliait les deux ailes blanches de son cœur et le laissait tendrement trembler.

Mais le dimanche était le jour de Marie. Le matin il y a un grand bruit de cloches au ciel. Pourquoi le soleil et l'azur sont-ils si clairs? Sans doute le soleil et l'azur de Dieu veulent fêter la grand'messe. Les jeunes gens des familles riches sont les seuls qui aillent à la messe. On ne les voit que le dimanche, et parce qu'ils ont des habits frais, leur âme semble toute fraîche aussi. Marie prenait un bonnet plus blanc et une robe plus belle qui l'emplissaient de tant de bonheur que tout lui semblait heureux. Des ouvriers avec des fardeaux passaient, accomplissant leur métier de chaque jour, or, le dimanche matin ils avaient plus de grâce. Marie n'aimait pas beaucoup la messe, mais sa provision de joie ne s'épuisait pas en une heure ennuyeuse, et elle sortait de l'église ravie encore.

Le dimanche soir est joliment paisible. L'ombre qui entre aux maisons vient du ciel et règne dans les cœurs apaisés. Des femmes se promènent, leurs petits enfants dans des voitures, éveillés, tendent à l'air leurs yeux ronds. Les vieux hommes ont des blouses bleues éclatantes, ils marchent lentement, les deux mains dans leurs poches, et leur dos s'arrondit. Les jeunes gens vont au café ou au bal. On voit des paysans, l'air embarrassé: leurs bras ballants semblent porter leurs poings épais, des maréchaux qui sont grands et tout noirs, des charrons qui se dandinent,

des menuisiers fiers et des cordonniers dont les jambes semblent peiner à soulever des souliers lourds.

Dans sa petite maison dont elle fermait la porte, il s'épandait un calme qui rendait Marie solitaire. Assise près de la fenêtre, regardant les passants, parce qu'elle ne s'agitait pas, elle sentait davantage la fine poésie de la promenade. Ce n'était pas tant une promenade du corps qu'un voyage du cœur qui se veut garnir d'image pour toute la semaine. Alors, voulant faire aussi voyager son cœur, Marie ouvrait un doux livre. Les livres de la Bibliothèque de la Jeunesse chrétienne sont innocents et jolis. Il s'en exhale une petite âme simple qui monte vers le Dieu des feuillages, des fleurs et des jeunes filles. On y lit des histoires où l'Amour est pur, où toutes les personnes sont bonnes; il y a aussi des méchants, mais comme on les hait! On y lit surtout une histoire où une jeune fille s'appelle Fanchette et un jeune homme s'appelle Pierre. Fanchette est la sœur de lait de la Demoiselle du Château dont Pierre est jardinier. Ils s'aiment tendrement, mais lui n'ose rien dire. Ils se regardent, ils sont faits pour vivre ensemble, puisqu'il est timide et travailleur, et puisqu'elle est bonne et jolie. Or la Demoiselle du Château le fait se déclarer, et Pierre se marie avec Fanchette, et c'est plein de bonheur. Marie les aimait tant qu'elle trouvait que le livre finissait trop tôt, elle aurait voulu suivre leur vie jusqu'à la mort.

Elle levait les yeux. Ce qui se passait derrière la fenêtre, dans la rue, faisait partie du

livre. Voici les garçons qui ressemblent à Pierre par la douceur gauche de leur allure : leurs mains qui travaillaient à des objets sont gênées aujourd'hui comme si elles portaient un bijou fragile qu'elles ont peur de laisser choir. Les hommes ont de grands corps lourds et ployés dans lesquels se tient une âme un peu grosse mais joliment tendre et naïve et peureuse. Elle croyait cela, le dimanche soir, dans l'humble chambre de sa maison, pendant que les hommes allaient au café ou au bal, et elle croyait aussi que l'on danse pour une raison délicieuse : le corps a pris l'habitude de l'action et, même aux dimanches de repos, il veut se donner du mouvement. Alors les paysans qui portent leurs poings semblaient penser à quelque chose d'amour, les maréchaux avaient l'air fort et bon des gens des métiers rudes, les charrons et les menuisiers avec leur torse aux belles formes lui donnaient comme un désir d'être embrassée, les cordonniers en soulevant leurs gros pieds étaient adorables et las — et tous semblaient les illustrations des livres de Pierre et de Fanchette.

Puis elle devenait émue ainsi qu'une fiancée en rêvant que, peut-être, l'un des promeneurs passait devant sa fenêtre afin de la voir. On ne sait jamais si l'on n'est pas aimée. Ah! oui, peut-être y avait-il un beau jeune homme qui, tout le long du dimanche, marchait dans les rues en recueillant son cœur pour l'instant où il serait devant la maison de Marie. C'était bien difficile de le connaître : souvent il n'osait pas regarder. Son âme le penchait du côté de la maison, mais

une douce timidité retenait ses regards, car nos yeux n'osent pas toujours suivre notre âme. Ah! qui donc es-tu, toi qui m'aimes? Mon cœur est ouvert comme une chaumine : il y a tout plein d'ombre que versent de grands rêves, il y a aussi des choses tièdes et reposantes et il y a mon amour, mon amour qui s'étend auprès des choses, et si tremblant qu'il n'ose parler!

Elle ne voulait penser davantage à l'un d'eux, car il aurait pu ne pas être l'Amoureux. Alors, tous les groupes pouvaient le contenir et par leurs causeries, leurs rires, leurs gestes apparaissaient idéalement tendres, et chaque homme, eût-il un visage grossier, avait autour de lui quelque chose comme une auréole qui, le rendant délicat et fin, le faisait participer au cœur de Marie.

A la tombée de la nuit, l'air s'atténuait, avec un flottement subtil sur la rue presque rose, ô mon bel air immatériel où vivaient les rêves de Marie! Tout mouvement devenait comme un vol. Ce bruit mat et sec des pas, doucement, traînait. Les passants ombrés étaient entourés d'un songe heureux. Marie sentait son être s'agrandir fibre à fibre, jouir d'une joie fine qui projetait son âme tout entière vers l'Espoir. Le temps n'était rien : cette semaine de travail sera courte, ensuite il y aura quelques autres semaines légères, et puis quelqu'un que l'on ne connaît pas, mais qui est très beau, viendra avec de grands sourires, de grandes caresses, de grands baisers.

Et voici le dimanche fini. Marie ressemble à un petit enfant qui tend les bras à ce qui brille, et toute chose est brillante.

III

De toutes ces rêveries, il naquit une image de Prince Charmant, délicate, grave et heureuse. Prince Charmant! Prince Charmant, je ne sais pas comment étaient vos yeux et votre visage, ni votre corps, ni vos vêtements. Vos vêtements étaient peut-être ingénument roses comme chez les fées. Je sais seulement que vous aviez des cheveux blonds, car la couleur blonde, immatérielle comme eux, s'apparie bien à nos rêves.

Vous habitiez seul, dans une petite maison à l'écart de la ville où vous ne voyiez personne parce que votre tendresse suffisait à peupler le monde. Silencieuse au centre de l'univers, elle était au rendez-vous de tous les émois. L'air y avait une couleur bleu-sombre calmé, couleur de soir, car le soir lorsque la Vie s'endort, l'Amour ne s'endort pas et devient plus vibrant. Marie sentait la tendresse que vous lui donneriez au cœur. Si elle vous regardait, mon Prince Charmant, l'air se mettait à frémir, des ondes infiniment douces s'accumulaient en son cœur, c'était presque une douleur d'avoir tant de joie, et n'est-ce pas, vous aussi vous oubliiez le monde en regardant Marie? Si elle vous caressait, vous aviez au corps, aux joues, aux mains, une tiédeur grande qui faisait ses yeux briller, son cœur trembler et son corps devenir heureux jusqu'à défaillir.

Tantôt vous étiez grand et l'aimiez comme on aime un enfant. L'asseyant sur vos

genoux, vous disiez des histoires qu'elle écoutait d'une âme naïve, vous l'appeliez : Petite fille, en l'embrassant, et il y avait sur votre épaule, près du cœur, un endroit où elle reposait sa tête avec bonheur. A la promenade, votre bras robuste entourant sa taille, elle s'y appuyait et son corps lui semblait précieux et fragile comme un petit objet que vous tiendriez entre vos mains.

D'autres fois, Prince Charmant, vous étiez petit et l'aimiez comme on aime une sœur. Vos deux âmes s'entendaient à ravir sur toutes choses: l'une un peu ferme, l'autre pliante et abandonnée. Vous causiez de même façon, vous faisiez les mêmes besognes. Des gens ne vous connaissant pas disaient : C'est le frère et la sœur. Quand vous la pressiez entre vos bras, elle vous pressait entre ses bras, et l'on ne savait plus qui était l'amant ni qui était l'amante. Parfois elle vous grondait bien doucement pour vous faire sourire et parce qu'après les gronderies les baisers sont plus doux.

Quel était votre métier? Vous auriez pu être un jeune homme très riche qui ne travaille pas, vous auriez pu être cordonnier, menuisier. Vous n'étiez pas maréchal, parce que les maréchaux sont de grands hommes noirs au métier rude qui, le soir, ne savent plus que fumer la pipe et se reposer. Pourtant si un maréchal avait aimé Marie, oh! alors, Prince Charmant, vous eussiez été un maréchal très fort et très bon dont la force est un orgueil pour sa femme et dont elle se remémore, quand elle est seule, toute la bonté.

Les songes des jeunes filles deviennent plus tendres encore lorsqu'ils s'appliquent au jour de leur mariage, car si l'enfance s'écoule, c'est pour amener ce beau jour où l'homme viendra avec ses bras ouverts, et qui se refermeront délicieusement.

Dans mon pays les noces sont infiniment douces. Elles s'en vont à la mairie, puis de la mairie à l'église. La mariée donne le bras à son père, ensuite deux par deux sont les invités en longue file, et tout à la fin le marié tient le bras de sa mère. Il y a deux musiciens qui jouent : l'un du piston et l'autre de la clarinette. C'est un bonheur : le piston a des sons flexibles et moelleux qui s'étalent un peu pour que les notes de la clarinette s'y posent balbutiantes et jolies, et presque graves. N'est-ce pas que cela ressemble au cœur de la mariée bercé par le cœur du marié? Dans les villages on n'entend de la musique qu'aux jours de mariage, alors elle est quelque chose de précieux qui accompagne l'Amour et pénètre en l'âme pour l'émouvoir et la troubler. Qu'elle est charmante! Les petits enfants suivent les musiciens et les grandes personnes sur le seuil des portes tendent l'oreille, leur pauvre oreille ignorante.

Les quatre ouvrières de Madame Félicie laissaient leur travail pour voir la mariée aller de la mairie à l'église. C'est l'instant solennel où, le mariage n'étant pas complètement accompli encore, il y a autour des époux le charme tremblant d'une destinée qui se résout. Et le temps s'écoule à chaque pas que l'on fait, l'Avenir s'approche comme

une belle chose que l'on attire à soi. La mariée est tout émue à cause de cela, mais elle est surtout bien heureuse. Et la voici! Blanche par sa robe blanche, par son voile blanc, par ses souliers blancs et par son âme blanche! Jolie mariée, jolie mariée! et puis vous avez au front des fleurs d'oranger fines qui font penser à de bien douces choses. Vous le savez bien, jolie mariée, vous laissez aller vos regards sous vos voiles, vous vous tenez très droite pour ne pas froisser votre toilette et vous vous sentez un petit peu orgueilleuse, doucement. Mais tout à l'heure, à la sortie de l'église, donnant le bras à votre époux, votre corps se pliera sans souci de la toilette et votre voile, et votre robe seront bientôt tendrement fripés.

Marie regardait les noces passionnément, comme on regarderait une scène heureuse de sa vie à venir, mais sans envie, parce qu'elle savait bien que quand elle se marierait ce serait beaucoup plus beau.

Quand Marie se mariera dans sa robe blanche, ce sera par un jour heureux de la Terre et du Ciel où, choses bleues et blanches, couleur d'Amour et de Mariage, l'ombre bleue et le soleil blanc feront la rue calme et comme innocente. L'ombre pavoisera un côté des maisons et l'autre côté luira sous le soleil en l'honneur de Marie passant, de Marie passant légère, élancée, rose et blonde, atténuée par son joli voile. Sa démarche flexible la pose à peine sur le sol et fait si joliment mouvoir sa robe dont la traîne fléchit un peu que chacun dit : Comme elle est belle, sa robe lui va que c'est une grâce! Et tous ces

murmures lui arrivent, toutes ces voix pareilles au parler de mille oiseaux de beau temps. A la mairie, en lisant le Code, Monsieur le Maire pensera : Quand j'aurai fini je vais l'embrasser, et à la sacristie Monsieur le Curé dira au marié : Vous êtes bien heureux d'avoir une femme si belle et bonne. Le soir, la noce se promènera par la ville, en avant jouera la musique, et il y aura quatre musiciens. Ce sera une musique épandue dont les gloires mènent nos rêves tout en haut du monde où il y a plus d'extase et dont les soupirs entrent en nos cœurs pour leur donner de grandes passions. Ce sera une musique qui rendra le temps court jusqu'à la Nuit, la Nuit d'espoir dont les mains frémissantes enlèvent la toilette des mariées et les font pures et nues pour le Bonheur.

Ainsi, oubliant son pauvre corps lourd, son triste visage crispé et ses jambes malhabiles, Marie édifiait la Vie à l'image de son âme, chère petite âme qui montait comme une fumée jusque très haut, jusqu'à l'Azur sans doute, et croyant porter des parfums de la Terre, alors qu'elle portait son propre parfum. Dieu n'est pas bon. Il y a de merveilleux parfums qui s'élèvent : de l'encens, de l'Amour, de l'Espoir, mais Dieu n'exauce que l'encens des beaux encensoirs, que l'amour des belles femmes et que l'espoir des hommes forts. Ah! mon Dieu! mon Dieu, vous auriez dû faire que l'encens des pauvres encensoirs les imprégnât de splendeur comme des fleurs parfumées, vous auriez dû faire que l'Amour éclairât tant les yeux des femmes, rendît leurs lèvres et leur visage si purs

et moelleux qu'elles fussent plus belles que toutes les Belles, et vous auriez dû faire qu'un homme fût toujours fort lorsqu'il a de l'espoir.

DEUXIÈME PARTIE

I

Ainsi s'écoulèrent plusieurs années, ces années d'après l'adolescence pendant lesquelles il ne se passe que des rêves, tandis que l'Avenir vient sans bruit, à tous petits pas sur l'herbe, et un jour nous touchant l'épaule pour que nous nous retournions, il est là, doux ou sombre.

Un soir, en sortant de l'atelier, il faisait beau et Berthe accompagna Marie. Soudain elle lui dit : J'ai un amoureux. Elle dit cela sans préambule, parce que l'Amour emplissait son âme d'un grand bonheur qui la poussait à parler. Puis elle raconta toute son histoire, depuis l'instant de la rencontre jusqu'à hier soir bienheureux. Sa voix et ses yeux brillaient : ah! ne semble-t-il pas, lorsqu'on en cause, que l'Amour se promène devant nous comme un jeune homme et qu'on le voit! C'était un grand charron qui s'appelait Pierre. Depuis longtemps elle le connaissait, comme on connaît bien des personnes, mais jamais leurs regards ne s'étaient reposés l'un dans l'autre. Or, une fois, au bal, Berthe avait

l'âme jolie sans savoir pourquoi, car il arrive que nos âmes soient jolies et tendres par hasard comme des matins d'automne. Pierre la fit danser, et pendant qu'ils dansaient et qu'ils causaient, leurs danses et leurs paroles s'accordaient délicieusement. Et il fut un instant où leur âme parla en se mêlant à la danse, et je vous ai dit que l'âme de Berthe était jolie ce soir, or il advint que l'âme de Pierre l'était aussi. Quand ils eurent fini, l'amour était né. Depuis lors, ils se voyaient tous les dimanches, au bal. Mes beaux dimanches! aujourd'hui c'est un des jours noirs et froids de l'atelier, mais qu'importe! le temps s'écoule comme si l'on marchait et vous venez, mes beaux dimanches, à travers les semaines comme des palais brillants vers qui l'on va dans la nuit. Vous avez des lumières, des musiques et de la joie, et vous avez aussi des mains de garçons qui prennent le corps et le cœur des jeunes filles pour la danse et pour l'amour. Lorsqu'ils avaient dansé, ils s'asseyaient l'un à côté de l'autre et, regardant leur corps, leur visage, leur cou qu'ils auraient bien voulu pouvoir toucher, ils étaient heureux à ne rien dire et se pressaient parfois la main. Et dans leur jolie chair il se passa des désirs et ils souhaitaient qu'un soir quelque hasard béni leur ménageât une rencontre. Hier soir, Berthe venait de faire une commission, tout émue de la grande nuit noire, quand soudain elle croisa Pierre qui rentrait chez lui. Ils s'arrêtèrent, leur sang s'épaissit, ils n'eurent pas la force de causer, mais Pierre s'approchant d'elle lui prit le bras, lui entoura la taille, puis le corps

qu'il pressa contre le sien et, posant les lèvres sur ses lèvres, la baisa si fort que c'était presque de la volupté.

Berthe était une simple fille sensuelle et bonne. Je ne rapporte pas son histoire ainsi qu'elle la raconta, mais ainsi que Marie la comprit. Marie! A force de vivre dans les rêves, elle s'en était composé une atmosphère douce qui lui voilait la vie, or ce soir qu'elle venait de l'apercevoir un peu, franche et rieuse, elle la salua comme une sœur. Elle crut que l'on rêve à l'Amour parce que l'Amour existe et que l'on rêve au bonheur parce qu'un jour il nous viendra trouver. Emue lors du récit de Berthe, elle sentit son cœur entraîné par la première danse et rougit parce que ces doigts mêlés doivent avoir une tiédeur tendre. Puis il y avait d'autres danses où Pierre entraînait Berthe et qui duraient longtemps avec leurs mouvements ivres, leurs envolées de jupes, leurs caresses, leurs touchers : dans les corps tous les sens se lèvent et dansent aussi et semblent faire une ronde autour de la Vie, autour de l'Amour, autour de la Chair. Ah! comme le disait Berthe, qu'il eût fait bon de se rencontrer dans l'ombre, un soir, car si l'Amour prend notre âme, c'est pour l'amener une fois dans un pré tendre où, entre nos bras qui les caressent, nos corps sur l'herbe jolie se mêlent et jouissent. Hier soir n'a pas été tout à fait tel qu'on l'aurait souhaité, mais le corps de Berthe, lorsque le pressait Pierre, devait s'abandonner, se plier en arrière, tout cassé de désir, et quant à leurs lèvres du baiser, Marie croyait qu'elles avaient dû éprouver

quelque chose d'infini, qui ne s'explique pas, qui est rouge, doux et brûlant.

Quand elles se quittèrent, c'était un soir d'été plein d'un air immatériel et grave. Quelques rayons d'étoiles descendaient en tremblant et, sous le ciel étendu, la Terre n'était pas un petit monde captif, mais un grand univers bruissant avec des frissons, des extases et des tendresses qui voyagent. Les jambes de Marie presque agiles savaient éviter les cailloux de la rue pour la mener vers sa maison où, assise, calme, elle pourrait emplir sa chambre de rêveries. Son âme allait bien au-devant, bien au delà de ses pas, légère comme si deux cent mille ailes d'oiseaux descendus en elle s'étaient mises à l'emporter au ciel. Les choses de la terre qu'elle apercevait encore lui servaient à se rendre heureuse. Les vieilles maisons, infiniment endormies et monotones si Marie les regardait jadis, se pelotonnaient et fumaient au soir comme des vieux qui, sur le seuil de leur porte, fument la pipe et pensent. Elles ont des toits noirs de tuile et de mousse, des portes et des contrevents faits d'un pauvre bois, mais entre les vitres une clarté se voit, et c'est la lumière d'une bonne lampe éclairant des gens. Il y a les maisons des vieux avec leurs plafonds de poutres et de solives sombres, où l'on mange la soupe en se taisant, mais tout à l'heure les âmes contentes vont ressortir leurs souvenirs qui vivent en cette chambre : sur les chaises, auprès de la table ou de la fenêtre, au coin du foyer ou dans le grand lit béni, les lèvres se souviendront des baisers et les corps seront encore tout chauds des caresses passées. Il y

a d'autres maisons qui contiennent des familles : le père et la mère regardent les enfants qui viennent du temps de leur amour jeune et joli, et se regardent aussi en pensant qu'il leur reste bien du bonheur avant la vieillesse. Il y a surtout la maison fraîche de deux jeunes mariés qui vont se promener en se donnant le bras pour être l'un plus près de l'autre et qu'un soir on a vus non loin de la ville s'embrasser très fort. Sans doute quand ils mangent, ils s'arrêtent parfois pour se baiser aux lèvres. Il y a les rues où ont passé les pas des amoureux, il y a l'église et la mairie avec leurs mariages, il y a le ciel, il y a l'espace, il y a le bonheur, il y a des choses douces, des feuillages et des ruisseaux, mais il y a sur la place un arbre tout seul qui doit bien s'ennuyer.

Je n'ai pas eu à vous dire encore que Marie vivait avec sa mère, parce que celle-ci, une pauvre vieille femme bénigne, domestique chez de riches bourgeois, rentrant le soir alors que son enfant déjà couchée dormait, et souvent partait le matin sans qu'elle fût réveillée. Donc, Marie faisait elle-même sa soupe, une de ces petites soupes de village ainsi faites : quand l'eau de la marmite a bouilli avec un oignon et un peu de beurre, on la verse dans une soupière pleine de pain. Elle est fade, mais on y est habitué depuis si longtemps que si l'on mangeait autre chose, notre vie semblerait une vie compliquée d'homme riche.

Or, en ce jour des histoires d'amour, entrant dans sa maison, Marie souriait. Elle alluma le feu, mit l'eau dans la marmite en

chantonnant et mit la marmite au feu, tout éclairée de joie, comme si elle accomplissait une tendre action. Elle s'assit : le feu chantait, l'eau devait bientôt chanter. Les meubles, éclairés par la lampe et par le feu, reflétaient de petites flammes tremblantes. Il y avait d'autres reflets au plafond et sur les murs. Chères petites lueurs du feu sur les choses, et vous chant tranquille de l'eau bouillante, et vous aussi belle odeur de la soupe, vous nous reposez de la journée! Lorsque Marie sera mariée, elle aura quitté l'atelier puisque les femmes mariées n'ont plus qu'à s'occuper de leur maison, et le soir elle pourra préparer une de ces bonnes soupes qui doivent bouillir longtemps et dont l'odeur donne envie de manger. Il rentrera, il l'embrassera, il la taquinera pendant qu'elle travaille, elle répondra : Allons, laisse-moi donc tremper la soupe, puis il y aura cette bonne vapeur de la soupière qui monte dans le silence ainsi que du bonheur. Alors pour manger, ils s'assoiront tous deux au même coin de table et là, leurs jambes qui se frôlent, leurs cuillers qui s'accompagnent, la lumière tendre de la lampe, le tic-tac de l'horloge, tout leur dira l'intimité pieuse de ce soir et que leurs vies sont unies, et que leurs corps sont unis, et que leurs cœurs sont unis. Ils auront des mots et des mines d'enfants, elle l'appellera : Petit mari, il l'appellera : Petite femme et quand son assiettée de soupe sera finie, il dira avec un zézaiement : Z'en voudrais bien encore un peu.

Ainsi s'accomplissent les destinées et l'on épouse son amoureux. Marie apprit un jour

que Berthe était fiancée à Pierre. Berthe pendant longtemps n'en parla pas, car dans les petites villes où c'est toute une nouvelle, il ne faut parler de son mariage que si l'on est assurée qu'il aura bientôt lieu. Elle venait encore à l'atelier où Louise, Antoinette et Marie la regardaient souvent, pour voir si le visage des fiancées n'est pas éclairé par la joie beaucoup plus que celui des autres jeunes filles, mais lorsqu'elle leur annonça son mariage en rougissant de ses paroles et de son plaisir, au sourire fleuri qui faisait remuer ses lèvres et aux lueurs brûlantes de ses yeux, elles virent bien, toutes trois, que Berthe était heureuse.

Elles pensaient aller à la noce, ô douceur! Elles donneront pendant deux jours le bras à un jeune homme. Il y aura un bal, il y aura des promenades par la ville, il y aura un dîner pendant lequel il sera permis de s'embrasser. Antoinette se fera faire une robe bleue garnie de dentelle crème, Louise une robe grenat garni de velours marron et Marie sera en bleu! Peut-être aura-t-elle pour cavalier André le cordonnier qui se promène toujours avec Pierre. Il a l'air très doux et modeste, on ne le voit pas comme beaucoup de jeunes gens aller de cabaret en cabaret, il travaille bien et il gagne beaucoup d'argent. Il est possible encore que Marie lui plaise et qu'il vienne bientôt la demander en mariage.

II

Pauvre Marie! Elle avait appris qu'Antoinette et Louise étaient invitées, lorsque, un soir, Berthe la prenant à part, la pria de venir à son dîner de noce : J'ai invité Antoinette et Louise à faire partie du cortège, mais puisque tu ne sais pas danser, j'ai cru que le bal t'ennuierait, et la promenade aussi, et que tu tiendrais seulement à venir au dîner.

Pauvre Marie! Elle avait oublié qu'elle ne savait pas danser! De rire en rire, quand elle était enfant, de rêve en rêve quand elle fut jeune fille, son âme s'en était allée jusqu'à cette extase pure qui nous fait oublier la forme de nos corps. Elle y vivait comme une fleur dans un jardin ou comme une étoile dans un ciel d'été. Elle sentait bon l'amour et le jasmin, elle brillait comme la petite reine des étoiles brille vers notre terre parfois. Mais ce soir, il souffle un vent froid sur la fleur délicate; les feuilles mortes volent autour d'elle; puis, quand elle tombera, fanée, la terre sera grasse et mauvaise à la recevoir. Et la pauvre petite reine des étoiles qui regardait les bocages, oh! un nuage est venu! Où est-elle? où est-elle? Elle se cache et sans doute elle a froid.

Et Marie toute seule s'en allait chez elle avec ses jambes malheureuses et son âme attristée. Jamais elle n'avait remarqué combien elle marchait mal. La rue pavée de pierres émoussées lui semblait aussi dure qu'un sentier des monts. Contre deux grosses pier-

res posées par des gamins, elle buta et faillit tomber. Elle avait la sensation ridicule que ses pieds étaient en plomb. Elle s'essayait à marcher comme les autres, les jambes droites et douces, mais dans ses genoux et ses hanches, quelque chose de raide lui imposait sa loi et, douloureuse, il fallait bien qu'elle gardât ses mouvements saccadés. Au ciel d'octobre, les étoiles s'emmitouflaient de bonheur, un air tiède les voilait presque et faisait de cet azur au-dessus de la petite ville un bel ornement de gaze. Les belles nuits sont plus belles en automne, parce qu'elles sont calmées et miséricordieuses comme les vieilles gens qui vont bientôt mourir. Ah! que lui faisaient le ciel et l'air de la nuit, que lui importait, à elle, qu'il y eût des beautés et des bonheurs! Le monde pouvait être doux comme un pays d'amour, est-ce qu'elle n'était pas une malheureuse éclopée qui s'en va par les rues, toute honteuse? On devait rire derrière les fenêtres, lorsqu'elle passait; on devait se la montrer du doigt, et les petits enfants, pour s'amuser, écartant les jambes et secouant les épaules, imitaient sa démarche. On appelle cela d'un mot bien dur : être bancal. On devait dire : Tiens, voilà Marie la bancale qui passe. Sa mère, hélas! savait ces choses et, sans doute sa mère avait honte d'elle. Alors elle se rappela qu'elle était toujours mal habillée. Etant couturière, elle aurait pu se faire des toilettes ornées de dentelle ou de velours, mais jamais sa mère ne lui avait dit : « Marie, il faut que tu aies une belle robe pour tes dimanches »; et c'est avec des étoffes grossières, achetées les jours de

foire à des marchands qui ne vendent pas cher, qu'elle se cousait des robes sombres, gauches et lourdes. Semblablement, lorsque ses amies Berthe, Antoinette, Louise et les autres, toutes les petites ouvrières, modistes, couturières, lingères, portaient des chapeaux, elle portait des bonnets. Il n'y avait plus qu'elle dans la ville, plus qu'elle et les servantes. Une fois, il était venu une jeune fille élevée dans une maison d'enfants abandonnés : elle avait une robe sombre et un petit bonnet trop simple. Marie se rappelant ce visage triste, pensa : « J'ai l'air aussi, moi, d'une enfant abandonnée. »

Pendant les jours suivants, Marie se reprit à espérer. Les bonheurs et les joies, tout ce bon passé de rêves, revinrent avec le lendemain. Ce fut clair et doux comme le beau temps après la pluie, lorsque les feuilles encore molles et froissées reprennent au soleil leur chère petite vie luisante. L'hiver, s'il doit venir pour les âmes, leur vient comme aux feuilles, peu à peu, jour à jour, par les longs mois d'été, puis d'automne : or, pareille aux feuilles de septembre, l'âme de Marie devait sourire encore au beau ciel de quelques jours avant d'aller au vent.

Elle pensait qu'à ce dîner de noces, il y aurait de la lumière, du bruit, des bonnes choses, et qu'elle serait à côté des garçons qui, peut-être, s'occuperaient d'elle autant que d'Antoinette et de Louise. Elle ne savait pas, mais il pouvait y avoir un ami de Pierre, invité pour le dîner seulement, et qui serait à elle toute seule. Au dessert, lorsque chacun chantera sa chanson, elle qui sait très

bien chanter, attendrira tout le monde. Quelle chanson chantera-t-elle? Pas celle-ci, qui est trop gaie, mais celle-là qui parle de deux amoureux, éloignés l'un de l'autre et qui s'aiment et qui s'attendent. Oh! Antoinette et Louise elles-mêmes qui la connaissent seront émues! Les garçons se diront que c'est beau de s'attendre longtemps, et qu'aussi c'est beau de savoir chanter comme Marie. Puis, la table quittée en allant au bal, bien des gens auront gardé cette chanson au cœur, et dans la rue, s'en chanteront le refrain.

III

Par un jour d'octobre, avec des brumes ternes qui emplissaient l'espace, ce fut le mariage. Mais, vers midi, un peu de soleil venant jusqu'à terre fit les brumes bleues. Les vieilles gens de mon pays disent qu'en ce jour la couleur du temps représente la vie future des deux époux. Donc, Pierre et Berthe devaient mener une vie vague et pénible, avec quelques moments heureux couleur de soleil dans les brumes.

Du seuil de sa maison, regardant passer la noce, Marie la trouva très belle. Antoinette, la demoiselle d'honneur, donnait le bras à un garçon qui n'était pas du pays; Louise avait André, et Berthe, tout en blanc, accompagnée par son père, ne ressemblait pas à la Berthe de tous les jours qui chante et qui rit. Il y avait aussi Mme Félicie, la mère de Ber-

the, et tout à la fin, Pierre, qui donnait le bras à sa mère. Et tout ce monde, sérieux et beau, ne regardait personne, avait une prestance inconnue, une allure de gala, si bien que Marie, intimidée, admirative, regardait cette journée comme une journée triomphale et attendait impatiemment le soir où, elle aussi, prendrait part à cette gloire.

Au soir, passant devant sa maison, Louise et André entrèrent prendre Marie pour la conduire au dîner. Marie, vêtue de sa plus belle robe brune et de son plus beau bonnet, partit un peu joyeuse parce qu'André lui donnait le bras ainsi qu'à Louise, mais un peu ennuyée parce que sa robe et son bonnet n'étaient pas beaux comme la belle robe grenat et le beau chapeau à rubans de Louise.

Dans la grande chambre de Berthe dont on avait enlevé les lits, la table était dressée, couverte de deux vases de fleurs, d'un gâteau de Savoie blond orné de petites fioritures blanches et d'un gros nougat rouge sur lequel étaient collés des bonbons et que surmontait, dans une espèce de corbeille verte, une jolie baigneuse en porcelaine. Les gens de la noce, debout se remuaient, riaient, emplissaient la salle d'animation. C'est sans doute parce qu'ils étaient tous allés prendre l'apéritif et que cela met dans la tête un grand bruit que répètent les mouvements et les rires. Louise et André firent comme les autres, mais, venant de sa maison solitaire, Marie très calme fut interdite et le devint davantage encore en voyant que les bonjours qu'on lui rendait étaient banals et distraits.

Les vieux, les grands-parents et les grands-

oncles, s'assirent un peu à l'écart, à un bout de la table, car les vieux ont des joies douces comme de manger, de causer, de sourire, et s'ils se mêlaient aux jeunes gens bruyants et riches en chair, leurs pauvres vieux corps et leurs pauvres vieux cœurs seraient bientôt fatigués. A l'autre bout s'assirent les parents et les oncles qui sont plus vigoureux et sentent en eux vibrer le bon temps. Marie fut placée entre les vieux et les jeunes gens, et Mme Félicie voulut s'asseoir à côté d'elle.

Le dîner commença, plein d'entrain. Les lumières des lampes étaient de la gaieté, les verres de vin étaient de l'ivresse pétillante et les viandes épaisses donnaient de la force pour la joie. Les vieux mangeaient et buvaient, les parents et les oncles mangeaient et buvaient en s'interrompant parfois pour dire des choses drôles et verser à boire. Les jeunes mariés se regardaient souvent et ne mangeaient pas beaucoup, leurs bouches embarrassées d'attente. Antoinette et Louise mangeaient comme des petites filles et riaient souvent avec leurs cavaliers. Lorsque le premier appétit fut satisfait, chacun s'épanouit d'être ici sous cette lumière, à table, auprès de femmes, dans cette atmosphère un peu chaude qui semblait aussi vivre d'une bonne vie épaisse. Des plaisanteries pleines d'allusions circulèrent autour de Pierre et de Berthe, s'accrurent, firent un grand chœur de joies qui se mêlaient aux bruits du repas. Bientôt cela monta, s'enfla, devint un grand brouhaha grisant. Ce fut l'instant où commencèrent les embrassades. Aux noces de mon pays, si l'on veut que les couples s'em-

brassent, on emploie un mot bien drôle. Je ne sais pas pourquoi l'on se sert de ce mot : il donne envie de rire, il est joyeux et fou comme l'action qu'on va commettre. On crie: Farine! Est-ce qu'il veut dire qu'embrasser les filles c'est bon comme la farine avec laquelle on fait le bon pain? Donc, à la noce de Berthe, on criait : Farine! et tous s'embrassaient gaiement : les vieux faisant leurs bouches molles et disant : « Ah! ma pauvre vieille, ça nous rappelle le bon temps, — les pères et mères bruyamment, et les mères disaient : Finis donc, es-tu bête, tu me décoiffes! Les jeunes gens appuyaient leurs lèvres sur leurs joues fermes et faisaient durer le plaisir longtemps. Et les jeunes mariés, passant leurs bras autour de leurs cous, s'embrassaient plus longtemps encore, sur les joues d'abord, puis si personne n'y prêtait attention, sur les lèvres.

Marie, tout d'abord embarrassée, mangea avec un appétit timide, mais peu à peu, buvant du vin plus qu'elle n'en avait coutume, elle devint forte et remuante comme les autres. Remuante, cela ne veut pas dire qu'elle menait grand bruit, car placée entre les jeunes gens trop occupés d'eux-mêmes et Mme Félicie, une femme très sage, elle ne pouvait pas causer comme elle le souhaitait. Mais tout son cerveau, tous ses sens, toute sa vie remuaient, bouillaient. Un gros sang rouge parcourait sa chair avec des pulsations et des murmures. Elle l'entendait à flots sortir de son cœur, passer dans son sein bien chaud, animer ses pommettes, lui faire des lèvres rouges, épaisses et un peu pesantes,

et lui donner des yeux si éclatants qu'elle sentait briller ses regards. Le long des bras et des jambes, il semblait un peu plus pâle et dans son dos étalait une petite fraîcheur caressante, ô mon joli sang rose aux murmures! C'était doux comme un abandon, c'était chaud comme un baiser, et tout son corps s'ouvrait comme une fleur. Elle avait envie de sourire, de dire à un garçon des choses sentimentales, elle aurait voulu que ce fût le dessert pour chanter tout de suite sa romance d'amour. Il lui semblait que son visage se composait avec beauté, que les mauvais plis de sa bouche tordue prenaient une forme harmonieuse et que son âme agrandie pouvait comprendre de grandes choses. Or, ce que je vous dis est vrai, Marie était embellie, car aux moments de l'amour, le corps et l'âme de la femme se font plus beaux afin qu'un homme les possède.

Elle regardait souvent du côté d'Antoinette et de son cavalier, un garçon qu'elle n'avait jamais vu et qui était beau. C'est un peu à cause de lui que son sang la troublait ce soir. Il avait des yeux bleus au regard assuré, qui regardaient les femmes bien en face, une moustache brune, douce et soignée et des dents qui, lorsqu'il souriait, se montraient admirablement rangées. Il portait la tête droite comme ceux qui sont beaux. Il était élégant, ses mains blanches se paraient de jolis ongles. Marie, en écoutant parler les vieux, apprit qu'il était instituteur et se nommait Fernand. Fernand, c'est un nom qui allait bien à son air distingué. Il était instituteur, il devait être savant. Oh! mon Dieu,

qu'elle aurait voulu être à la place d'Antoinette! Ils auraient causé de beaucoup de choses qu'elle savait et cela aurait montré que Marie était intelligente. Alors, Monsieur Fernand, vous auriez eu auprès de vous une femme qui vous comprenait, vos causeries seraient descendues en vos cœurs comme une caresse profonde. Et quel bonheur, Monsieur Fernand, lorsque vos lèvres se seraient posées sur les joues de Marie et vos mains dans les siennes de sentir en vous la communion de vos âmes parmi la communion de vos caresses! Pourquoi étiez-vous le cavalier d'Antoinette? Il y a des choses qui ne sont pas justes. Vous riiez, vous causiez avec elle, ce qui la faisait rire, et vous l'embrassiez même quand on ne disait pas : Farine! Monsieur Fernand, Antoinette est une petite sotte qui ignore que vous n'êtes pas un jeune homme comme les autres. Je comprends que vous l'appeliez Mademoiselle Antoinette, mais elle vous appelle Monsieur Fernand tout court. Oh! Monsieur Fernand, regardez donc autour de vous, voici Marie qui vous regarde souvent et qui alors remue ses rêves dans son cœur pour que vous les entendiez, et qui alors fait briller ses yeux vers vous pour que vous aperceviez les jolies pensées qui les font si doux! Vous embrassez Antoinette, maintenant, oh! Marie rougit, Marie rougit non pas parce qu'elle est jalouse, mais parce qu'elle a peur que vous ne vous aperceviez qu'elle est troublée.

Un peu plus tard, passé le dessrt, vint le moment où l'on chante les chansons. Les

unes, avec des ailes, sont sentimentales et naïves. Ordinairement, ce sont les jeunes gens qui commencent, mais cette fois-ci un vieux grand-père bruyant et gai voulut tout de suite, de sa voix chevrotante, chanter une chanson de l'ancien temps. Elle était drôle et fit bien rire. Puis Berthe et Antoinette, qui ne l'avaient jamais entendue, prièrent Madame Félicie de chanter. Elle leur dit, de sa voix claire et fatiguée, une chanson où il est parlé de l'amour, de Naples et de son ciel d'or. Enfin, M. Fernand se leva. Marie regarda sa redingote déboutonnée, son gilet de drap noir et son plastron de chemise sur lequel une cravate de satin blanc avait une belle épingle brillante. Il souriait d'avance. Il chanta une chanson amusante qui se chante à Paris. L'air ne ressemble pas à celui des chansons qu'on entend d'ordinaire, les paroles sont bien tournées et spirituelles. Oh! petite chanson de Paris, Marie vous trouva belle lorsque vous descendiez en elle! Et vous, Monsieur Fernand, qui la chantiez si bien, votre voix avait des tons délicieux de velours et si Marie avait été moins timide, comme elle vous aurait complimenté!

D'autres personnes chantèrent ensuite : Antoinette, Louise, André, la mère de Berthe, mais les premières chansons en passant dans l'air l'avaient rendu plus encore amoureux et ivre, si bien que chacun, la cervelle troublée, causait avec sa voisine, riait, s'amusait, faisait du bruit et écoutait à peine chanter. Marie, impatiente, n'écoutait pas parce que, tout entière à la chanson qu'elle allait dire, elle la savourait par avance, la regar-

dait vivre, appréciait les effets des mots qu'elle contient et surtout de cet air du refrain qui est passionnément tendre.

Enfin, Mme Félicie lui dit : Allons, Marie, il ne faut pas faire la paresseuse, c'est ton tour, maintenant. Et de ses lèvres s'enfuit la jolie chanson. Sa voix tremblait d'abord, tant elle était émue. Bientôt elle se rassura et, toute claire et pure, elle fit aller ses deux amoureux dans leur vie d'amour. Allez, petits amoureux, sous les grands arbres, et cueillir des fleurs et vous embrasser. Allez, petits amoureux, et souriez, quoique vous vous quittiez, car il reviendra, petite amoureuse, ton fiancé, il reviendra d'un beau pays. Tu ne voudras pas le reconnaître parce qu'il sera très riche, mais tu le reconnaîtras bientôt parce qu'il sera toujours très bon. Et ton doigt, comme il te l'a promis, aura le bel anneau d'or. C'était une de ces chansons si jolies qu'elles se posent dans notre cœur comme dans un nid, et le nid se fait tiède et tendre et, comme un petit oiseau, elles se soulèvent et jettent leur cri clair. Petite chanson, vous aviez deux jolies ailes blanches qui s'agitaient souvent. Et pendant que Marie chantait ce soir, petite chanson, c'étaient vos jolies ailes blanches qui allaient à l'air, sous les lampes, et qui sur les fronts devaient verser vos jolis frissons blancs. Hélas! les fronts ne vous ont point sentis, vos pauvres ailes se replièrent, s'engourdirent comme deux petites sœurs malades et Marie que vous aviez quittée resta seule à cette table de noces, seule!

Elle s'assit. Avec ses deux yeux bleus encore

brillants d'émotion, elle regarda autour d'elle une double rangée de joies, un peu étonnée de voir que son cœur en passant par ici n'y avait pas laissé sa trace. Mme Félicie lui dit: Comme tu chantes bien, Marie! Les autres convives occupés à leurs plaisanteries, n'avaient rien entendu : ils mangeaient les dragées et le nougat du dessert, deux par deux, joyeusement, sans souci des amoureux qui peuvent s'attendre. Quelques-uns, voulant faire chanter une vieille grand'mère qui serait drôle, avaient sans doute impatiemment attendu que Marie eût terminé. Antoinette, achevant de rire, jeta les yeux du côté de Marie, puis se tourna vers M. Fernand, si bien que Marie crut comprendre qu'il y avait entre eux deux un accord pour se moquer d'elle. Alors, elle entendit ce rire moqueur comme un grand cri déchirant et qui déchirait sa poitrine. Son cœur se serra puis se mit à battre plus lent, émit tristement, posément, un sang qui faisait mal. Toute une ombre l'entourait et sur ses bras, sur ses jambes, sur son corps, dans ses mains, dans ses pieds, glissait comme une eau d'hiver en son lit glacé. Elle avait froid quelque part en elle, là où sont les joies, les bruits, et cette foi claire et rose au bonheur qui fait rire les jeunes filles sans savoir pourquoi. Elle se sentait trop faible pour aller n'importe où, ses pauvres artères s'étendaient dans son corps, comprimées, tremblantes, avec leur vie fanée.

Rien n'est plus au monde : nous nous en allons sur la route, au matin jeune, avec nos pieds doux. Notre âme qui nous accompa-

gnait nous précéda, chanteuse, croyant aller au paradis, mais nous arrivons dans un grand bois noir où le jour est mort. M. Fernand que nous aimions a ri en nous croisant sur la route heureuse. Il était savant et beau, il se tenait très droit, ses regards assurés en contemplant nos cœurs les rendaient frémissants, pour lui plaire, ses chansons étaient fines comme son linge, comme ses vêtements et comme ses mains blanches. Maintenant, M. Fernand est assis quelque part auprès de nous avec Antoinette, il la flatte délicatement, il la touche d'une façon tendre, il lui prend la main et glisse un doigt entre l'étoffe de la robe et la chair du poignet. Il y avait aussi André, humble comme nous, et comme nous souriant. Nous avons pensé à lui autrefois, quand notre âme ne connaissait pas les désillusions. Nous aurions voulu nous asseoir auprès de lui sur la borne qui marque l'endroit où s'assoient les amoureux. Mais non, André a pris Louise, et penché sur elle, il lui cause de quelque chose qui donne à ses lèvres une forme exquise, d'amour peut-être. Oh! que nous l'aurions aimé, et voilà qu'il aime et qu'il caresse une autre!

Alors elle vit bien qu'elle était ici, dans un coin, entre Mme Félicie et les jeunes gens, si bien perdue que le souffle de sa vie et les bruits de son amour n'allaient pas au delà d'elle. Ah! elle pouvait rêver, sourire, chanter, être bonne, avoir un cœur enfantin et murmurant, qui donc le saurait? Les hommes s'enfonçaient dans leurs désirs et, bruyants, joyeux et rouges, ne pensaient à elle que pour en rire. La vie est dure : nous allons, jolis

agneaux, en sautillant; elle nous saisit et nous coupe et nous hache. Marie tout à coup éprouva cette sensation épaisse, totale et noire en laquelle nous pressentons notre destinée et qui marque si bien la place où se poseront les blessures que, plus tard, lorsque les grandes douleurs traverseront notre sein, nous nous souviendrons les avoir déjà senties. Sa robe triste, son bonnet simple s'étendaient sur son corps, sur sa tête, objets sous lesquels elle devait souffrir. Ah! ces jeunes filles sont belles et se parent, elles sont gaies et voltigent, et Marie sous sa robe et sous son bonnet sentait, même assise, que ses jambes ne pouvaient pas marcher! Comme elle se souvint que deux enfants un jour, allant à l'école, se mirent à marcher comme elle! et elle se rappela même que l'un d'eux en riant montra qu'il était brèche-dents. Il lui sembla que cette moquerie d'enfants était encore à ses côtés et se mêlait au rire de M. Fernand pour emplir la salle de railleries froissantes. Si le regard d'un convive par hasard la rencontrait, elle en avait honte et baissait la tête. Si un couple chuchotait en riant, elle croyait être la cause de ses chuchotements. Certains mots qu'elle n'entendait pas mettaient les convives en joie et elle se demanda si ce n'étaient pas des mots à double entente qui parlaient d'elle. Certains gestes devaient la désigner. Louise, embrassée par André, la regarda; elle crut que ce regard se dirigeait vers elle, orgueilleusement, comme pour lui faire remarquer qu'on ne l'embrassait pas.

Alors, elle ne sut plus quelle contenance

avoir, elle n'osa plus regarder personne, car si son regard s'était croisé avec un autre, celui-ci lui aurait fait mal. Elle n'osa plus faire un geste de peur d'éveiller l'attention. Elle n'osa plus avoir aucune pensée, de peur qu'on ne la devinât. Elle contemplait vaguement le milieu de la table, presque tremblante, son âme mourait dans son corps, tout désir l'avait quittée et du fond d'elle-même sa pauvre vie honteuse montait et lui faisait passer au visage des rougeurs, par bouffées.

TROISIÈME PARTIE

I

Ce jour de noces avait mené Marie dans un monde qui était celui de son cœur : là où il y a de la lumière, de l'amour et des chansons.

Elle venait de vivre les quelques moments essentiels auxquels elle s'était préparée dès l'enfance et qui, plus tard, selon leur couleur, devaient éclairer sa vie. Il lui sembla, étant allée à ce dîner de noces, qu'elle savait comment se passent tous les dîners de noces. Pierre et Berthe s'aimaient, corps fléchissants et bouches ouvertes, elle pensa que les jeunes mariés sont toujours ainsi : l'une avec ses abandons et l'autre avec ses désirs. Elle

ajouta même que ces gestes sont ceux des deux époux pendant leur existence. Les jeunes gens s'embrassaient et cela lui fit croire que lorsqu'un garçon rencontre une fille il voudrait l'embrasser. Elle s'en était bien doutée dans ses rêves, mais jusqu'ici n'en ayant pas l'expérience, elle le croyait comme un enfant croit des choses, avec une petite foi docile qui se pliera un jour si la vie lui fait croire qu'il se trompe. Maintenant elle l'avait vu, elle le savait, avec certitude, et son cerveau connaissant le monde en groupait des éléments pour comparer et conclure.

Elle ramenait tout au jour primitif de son entrée dans la vie, car nos réflexions se groupent autour de certains jours où, quand nous les vivions, l'instant était solennel. Elle remarqua, si un homme dans la rue causait avec une femme que, semblable à M. Fernand auprès d'Antoinette, il faisait ses gestes plus moelleux, son allure un peu provocante et ses paroles spirituelles afin de plaire. Si deux époux passaient à côté d'elle, elle voyait dans leur attitude quelque chose qui rappelait Pierre et Berthe alors que, se donnant le bras ils se penchaient l'un vers l'autre. Sans doute c'était moins beau, nous trouvons moins belles les actions auxquelles nous n'avons pas été mêlées, et un homme de la rue ne se peut comparer à M. Fernand, et deux époux ne sont pas deux amoureux pareils à Pierre et Berthe.

Bientôt elle comprit tous les rythmes d'amour autour d'elle. Elle devina des douceurs en les poitrines, puis qui glissaient aux membres, baignaient les yeux et s'en venant

mourir aux lèvres les gonflaient comme des fleurs qui vont s'ouvrir. Elle tremblait à penser que deux cœurs peuvent avoir une même joie fine et que le temps se balance matin et soir au-dessus d'eux. Ces soirs d'automne, elle entendait mille bruissements mêlés qui flottaient à l'air comme une musique et c'étaient les amours de toutes les créatures, délicats, montant au ciel.

Et savoir qu'une jeune fille qui avait été sa compagne, simplement venait de se marier, la troublait parfois d'un grand frisson chaud. Ah! Berthe qui travaillait avec moi connaît l'amour, et ses seins ont frémi maintenant, et ses lèvres ont su que deux lèvres d'homme peuvent avoir un goût béni! Elle était ici jadis, elle m'accompagnait jusqu'à ma porte et ses gestes et ses désirs ressemblaient aux miens. Eh quoi! l'amour est-il si simple qu'il vienne naturellement à nous et nous prenne la main et nous mène au bonheur! Elle en était étonnée, souvent elle ne pouvait y croire, et bien des fois elle restait assise, les yeux perdus, vibrant d'espoir et de peur.

Quelquefois, Marie étant assise n'importe où, travaillait, causait ou rêvait quand, tout à coup, il venait à sa poitrine un air froid et qui enveloppait son cœur. Ce rire offensant de M. Fernand était alors auprès d'elle. Il s'agitait d'abord à la source même de ses bonheurs, puis montait, envahissait sa vie tout entière. Elle revoyait l'instant, après qu'elle avait chanté, si tendre et jolie, lorsque M. Fernand, souriant, lui avait montré qu'elle était trop laide pour penser à

l'Amour. Elle rougissait alors comme elle avait rougi, se croyant ridicule. Elle ne voulait pas trop y penser par crainte de comprendre qu'elle ne connaîtrait jamais le bonheur. Elle laissait ses joies s'ébattre un peu.

On voit ainsi le pauvre habitant d'une petite chambre s'approcher bien près de son feu qui s'éteint pour ne pas sentir le vent d'hiver souffler sous la porte.

II

Un jour Marie se demanda comment elle pourrait trouver un amoureux. Il suffit, croyait-elle, de connaître un jeune homme. Tous les jeunes gens sont des amoureux auprès d'une jeune fille qu'ils connaissent. Ah! si une fois elle pouvait être en tête-à-tête avec un jeune homme, elle savait bien qu'elle le séduirait : Par une lumière de ses yeux, par un mouvement de ses lèvres, par des gestes câlins, par des paroles aussi... Depuis si longtemps qu'elle était silencieuse, des mots tendres s'étaient amassés dans sa poitrine; alors, ces mots sortiraient. Elle saurait découvrir la forme de ce cœur et voir ses mille petits plis dans lesquels elle déposerait ses paroles. C'est ainsi, n'est-ce pas, que les petits insectes viennent poser dans les plis des fleurs leurs corps chargés de pollen.

Un jeune homme, un jeune homme, quel qu'il fût, quand même il ne serait pas beau! Elle n'en était plus comme autrefois aux

beaux Prince Charmant du pays des Fées. Il lui suffisait maintenant que ce fût un homme semblable aux autres hommes pour qu'elle devînt une femme mariée semblable aux autres femmes. Qu'il eût un corps robuste et chaud, qu'il travaillât pour assurer leur existence, elle serait frêle et délicate, elle ferait la soupe et ornerait la maison. Qu'il eût un métier, elle n'en aurait plus, qu'il vînt le soir, las et bon, ils mangeraient, elle causerait et il la caresserait.

Mais comment arriver à le connaître? Un simple hasard nous fait rencontrer un jour quelqu'un qui peut devenir un grand personnage de notre vie. Un rien nous met sur sa route, un coup d'œil nous le livre, mais il faut quand même aider à la destinée. Berthe a rencontré Pierre au bal, elle s'est montrée aimable dès le premier jour, mais sans doute avant de le connaître, elle exagérait déjà ses gestes et ses attitudes pour qu'un jeune homme la remarquât. Antoinette et Louise, à la noce de Berthe, ont eu des cavaliers qui peuvent devenir des maris, le hasard les a réunis, mais elles avaient des paroles et des sourires accentués par lesquels elles montraient leur caractère sous de jolis dehors. Il est des jeunes filles qui se sont mariées avec des jeunes gens parce que ceux-ci les voyaient passer chaque jour lorsqu'elles allaient à leur travail.

Les jeunes filles n'arrivent pas, au terme de leurs réflexions, à une de ces conclusions logiques qu'admettent les hommes et selon laquelle, orientant leur volonté, ils dirigent leur vie, non. Tout se passe chez elles comme

une saison dans un jardin, qui transforme les fleurs. Les fleurs, ce sont les sens des jeunes filles, qui seront jolies, qui seront languissantes ou qui seront pourries parce que la saison dernière aura été belle, sèche ou pluvieuse. Les sens de Marie, doux et fléchissants, s'épandirent en elle, troublés par ces choses d'amour et de mariage et lui donnèrent comme une volonté d'imiter Berthe, Antoinette et Louise.

Cela commença au printemps d'après la noce. La terre s'éveillait un peu fraîche le matin et, lorsque Marie allait travailler, dans l'air humide et fin les rayons du soleil tremblaient encore. Elle voyait devant une maison un petit jardin où quelques arbres fleuris et surtout un pêcher étaient vivants comme des hommes. Elle sentait ce renouveau qui rougissait son sang, lui donnait un teint frais et animait ses désirs. Elle était semblable aux arbres fleuris qui tendent leurs branches au soleil pour qu'il mûrisse les bourgeons des feuilles à l'ombre desquelles croîtront les fruits qui germent dans les fleurs. Visage clair, bras moelleux, corps ému, elle se baignait dans le printemps et puisque les hommes sont aux femmes comme le soleil aux plantes, elle tendait ses sourires et ses mines vers les garçons pour que leur amour vînt faire mûrir son cœur.

Elle les rencontrait souvent les uns ou les autres. Parfois, elle entendait quelqu'un derrière elle, faisant claquer ses sabots, elle n'osait pas tourner la tête pour voir, mais ralentissant sa marche afin qu'il pût l'atteindre, comprimant cette pudeur qui autrefois

lui faisait baisser les yeux, elle se composait un visage et, lorsque ce jeune homme passait à côté d'elle, le regardait en face, aimablement. D'autres fois, il y en avait un, marchant en sens contraire, qui allait la croiser, elle n'osait pas le regarder d'abord, car il lui fallait un peu de temps pour retrouver son audace, mais bientôt elle levait les yeux, essayait de leur donner une douceur attirante et mettait ses lèvres en forme de sourire. Après ces rencontres, elle avait des espoirs : espoir d'avoir été remarquée, espoir même d'être aimée. Les chimères entraient nombreuses dans sa cervelle, selon les gestes et les attitudes des passants. Elle pensait : Un tel me regarde toujours avec intérêt, il y a un jardin derrière sa maison, j'y travaillerais à l'ombre, l'été; je vais passer devant l'atelier où il travaille pour le voir et pour qu'il me voie. Elle pensait aussi : Il y a un petit clerc de notaire qui semble très doux et qui a bien l'air d'être le meilleur des garçons d'ici, il ne gagne pas beaucoup d'argent, c'est vrai, mais qui sait! ne pourrais-je pas m'établir couturière comme Mme Félicie et nous serions heureux. Un jour ce petit clerc de notaire, voyant qu'elle le regardait, lui dit sans façon, comme à une personne que l'on connaît depuis longtemps : Bonjour, Marie! Ce bonjour la troubla toute une semaine. S'il m'a dit bonjour, c'est parce qu'il sait que je suis une jeune fille sage et bonne, et c'est peut-être aussi parce qu'il a pensé de moi ce que je pensais de lui. Il y eut en son cœur une source de rêves qui souvent montèrent à son cerveau pour lui donner des idées

riantes et il y eut en son corps tout un émoi comme si on l'avait baisée.

Ces beaux jours, qui vous ont semblé les jours d'un printemps, puis d'un été quelconque, étaient de grands jours pour Marie. Ils s'en allaient, électriques et bleus, portant le soleil en l'azur, mais Marie sentait leur âme orageuse. Elle leur avait confié quelque chose. Ces gestes et ces rires que je vous ai dits, elle les avait semés dans leurs matins et dans leurs soirs. Elle avait adressé son âme au vent. Chaque souffle était chargé d'une cause et chaque souffle pouvait rapporter un effet. Il faut peu de temps pour que le sourire qui s'en va vers un jeune homme revienne sous forme d'amour. L'oiseau qui part le matin n'a pas besoin de faire un long voyage pour trouver les fruits sucrés qui le feront chanter. Les jeunes gens attendent, leur âme est ouverte, un sourire peut y entrer. Il y a dans hier trois sourires que j'ai mis, aujourd'hui va me les rendre : je les ai donnés à Pierre, je les ai donnés à Jean, je les ai donnés à Louis. Hier contient tout mon cœur, aujourd'hui peut me rapporter trois cœurs. Ce matin il y a un ciel, il y a un soleil, et ils savent mon destin de ce soir. Qui donc es-tu mon aujourd'hui? Tu baignes quelqu'un, peut-être, qui viendra me voir. Tu le sais, dis-moi comment sera ton soir. Ton air est limpide ce matin, ton air devrait me dire des choses. Je voudrais seulement que tu me dises son nom. Pour le reste, j'effeuillerais des marguerites : il y en a dans une petite rue à côté de chez moi, je prendrais la plus voisine de ma maison et je lui dirais : Petite

marguerite, dis-moi... Il y a si longtemps que je suis seule, il ne m'est jamais rien arrivé, le Bon Dieu est bon, il devrait bien m'arriver quelque chose.

Un vendredi soir en fermant la fenêtre, Marie cassa un carreau. Le samedi matin, sa mère dit : Je vais aller prévenir le menuisier pour que demain dimanche son ouvrier vienne poser un carreau neuf.

... Pour que demain dimanche son ouvrier vienne poser un carreau neuf : ces mots sonnaient comme des cloches. Demain dimanche, un ouvrier... Comme des cloches tendres qui sonnent la messe, comme des cloches claires qui sonnent l'*Angelus*. Aujourd'hui n'a plus le même matin qu'hier et la vie est changée puisque Dieu l'a bénie. Aujourd'hui l'air est pur et profond, l'air nous fait ses aveux, il n'y a qu'à regarder l'espace, on y voit toutes choses : on y voit aujourd'hui, on y voit demain, après-demain et puis les autres jours. Oiseau bleu couleur de temps, demain viendra. Petit ruisseau chanteur, demain s'en vient. Hier a passé. Oh! comment ai-je pu vivre hier? Hier était tout noir et quand mon cœur interrogeait le monde rien ne voulait répondre. J'étais triste, je ne savais pas. On dit que les hommes ont peur devant une femme voilée. Hier était méchant, j'ai travaillé jusqu'au soir à tirer mon aiguille et les robes roses devaient ressembler à des robes brunes. Demain viendra. Comme un jeune ouvrier qui vient poser un carreau, demain viendra. Je lui dirai bonjour, je lui montrerai le carreau brisé, je regarderai son carreau

neuf. Il le posera. Je regarderai la rue à travers le nouveau carreau, la rue sera changée. La rue, c'est par où l'on passe pour aller se marier. Demain dimanche je serai belle. Quand il aura fini je lui dirai : Asseyez-vous un peu, Monsieur. Je mettrai sa chaise à côté de la mienne et tous deux nous regarderons la vie à travers le carreau qu'il aura posé.

Ce samedi matin fut court de travail, ainsi qu'autrefois, lorsque Marie avait seize ans. L'après-midi, les minutes patientes cheminaient comme chaque jour pour arriver au soir, mais afin d'abréger le temps, Marie chercha dans sa tête toutes les idées qui pouvaient la rendre heureuse et suivit leur fumée jusqu'à la fin. Rentrée chez elle, elle se coucha tout de suite après le repas, puisque, à dormir, la nuit est bientôt passée.

Il vint le lendemain matin, celui qu'on espère, avec une vitre, une règle et quelques outils. Il vint, comme il le faut pour travailler, avec ses vêtements de chaque jour et son visage d'ouvrier. Il entra : Bonjour, Mademoiselle, ferma la porte, et c'était un homme qui était tout seul dans une chambre avec Marie. Et c'était le premier homme auprès duquel elle se fût jamais trouvée. Il vit, sans qu'elle le lui montrât, le carreau cassé, et se mit à la besogne. Elle était troublée par un sang épais, et que son cœur lançait à gros jets en battant ses côtes. Et ses tempes battaient comme son cœur, et des veines en son cerveau battaient aussi. Comment causer? elle ne savait pas quoi dire, et

puis il n'y avait dans son gosier que des paroles pâteuses. Elle était assise en une grosse pose fléchissante, et sa chair lui semblait épaisse comme son sang.

Il se mit à chantonner, il siffla même, mais ne regarda pas en arrière. Il travaillait avec aisance, ouvrier habile. Il coupait sa vitre avec un diamant et la cassait d'un coup sec. Il maniait ses outils, et ses doigts allaient d'eux-mêmes. Elle se rappela ses politiques d'amour et qu'elle avait eu la force de former des sourires pour plaire. Mais son sang devint pâle et tout léger comme un sang de malade. Son cœur ne battait presque plus, le sang de ses artères coulait comme un petit frisson électrique et froid. Comment causer? elle avait dans le gosier des paroles tremblantes qu'elle n'aurait pu achever. Assise dans une petite pose, elle ne sentait pas sa chair.

Il posa le carreau, il savait ce qu'il faut de mastic et comment l'aplanir. Le temps s'écoulait, chaque seconde approchait la fin. Avec ses deux mains crispées, Marie aurait voulu arrêter les secondes. C'est fini, il n'y a plus rien à faire, le carreau est posé, tout le mastic est mis. C'est fini, il s'en va...

Alors elle se leva comme une folle, sans connaître ses mouvements. Elle toucha le carreau et ne savait pas ce qu'elle faisait. Elle s'approcha de lui. Elle se cramponnait à l'instant. Elle aurait voulu retarder cet homme, le garder ici encore un peu, afin qu'elle eût le temps de se reprendre et de dire : Monsieur... Il ne comprit rien. Il dit : le carreau est bien posé, vous n'avez pas

besoin de vous en inquiéter. Puis il partit, et comme les gonds de la porte étaient bien graissés, elle claqua très fort lorsqu'il la ferma.

Oh! il est parti! Il a passé devant la fenêtre, à petits pas, comme quelqu'un qui avait bien le temps de partir, il marche dans la rue sans se presser, car les bonheurs s'en vont lentement pour que nous les voyions longtemps s'en aller. Il est parti. Son visage était beau, ses mains étaient actives, son cœur était rouge, et son âme était une grosse âme très calme comme l'âme des hommes. Il est parti. Il portait en lui tous les rêves de Marie. Il les portait en ses mains robustes où se posent et s'appuient les mains des femmes, il les portait en son visage grave que des baisers animeraient, il les portait en son cœur rouge et chaud et vivant, il les portait en son âme calme auprès de laquelle se calmerait une âme amoureuse. Il était beau, plus beau qu'un homme. Il était grand. Il était celui que l'on attend, non pas un menuisier qui, un dimanche matin, vient travailler dans une maison, mais un beau jeune homme qui, une fois, descend auprès d'une jeune fille pour lui causer de la vie, de l'amour et du mariage. Il partait. Il partait avec un bruit de porte décisif et qui divisait la vie en ses deux parts, laissant au dehors la joie et fermant la maison sur le malheur. Je vous ai dit qu'il portait en lui tous les rêves de Marie : il partait et il emporta tous les rêves.

Il y eut jadis un petit ruisseau coulant dans un pays d'Asie et qui voulait mêler aux

flots de quelque Gange sa petite eau docile, mais un jour comme il était heureux d'arriver à sa fin, il finit dans la vase, la vase affreuse sous le ciel bleu.

QUATRIÈME PARTIE

I

Et c'est maintenant la fin des belles années de Marie. Jusqu'ici elle avait vécu en battant des mains comme un enfant au théâtre. Il y avait sur la scène le spectacle de ses rêves en guirlandes douces, en couleurs bleues, et qui montaient parfumer le ciel comme des prières. Trois petits grains de folie qu'elle avait au cœur lui faisaient aimer son joli travail tranquille, sa petite vie humble et le bel amour à venir. Le temps s'écoulait très vite, et c'était bon. Si demain succède à aujourd'hui, il ne lui ressemble pas avec sa robe neuve et son soleil nouveau, et puis demain sera suivi d'après-demain, et il y aura d'autres jours jusqu'à ce qu'une fois un jour vienne qui sera le plus beau de tous, car il changera notre vie. Oh! coule, mon joli temps, coule, mon joli ruisseau, j'ai fait des petits bateaux en papier qui veulent aller à la rivière : il y en a qui sont blancs, il y en a qui sont bleus, il y en a qui sont roses, et conduis-les, mon joli temps, conduis-les bien vite dans ta petite île tiède où, sur l'herbe douce, les petits rêves s'assoient et sont heu-

reux jusqu'à ce que tu finisses, mon joli temps !

C'était autrefois. Mais aujourd'hui, ce théâtre ressemble à la vie. Il y a sur la scène de vieilles maisons branlantes, des rues mal pavées et une jeune fille qui s'entrave et qu'on appelle Marie. Il y a aussi des maisons neuves qui doivent avoir des chambres blanches pour les amoureux, mais ce n'est pas dans ces maisons qu'on voit entrer Marie. Et le temps a passé, hier et aujourd'hui, parfois il était gris, souvent il était noir. Et j'ai mis au ruisseau tous mes petits bateaux, ils sont allés à l'océan, ils sont allés à l'éternel. Le plus petit dansait sous l'équateur. Mais, les petits bateaux, il y eut une tempête, mais les jolis rêves, il y eut le malheur, et le temps est venu, et la mer a noyé mes bateaux, et la vie a tué tous mes rêves.

Chaque matin à sept heures un quart, Marie se lève tristement l'hiver avec le grand froid et tristement l'été, ayant sommeil encore. Elle est un peu longue à s'habiller, car les infirmes décomposent leurs mouvements et les arrêtent parfois pour qu'ils soient moins pénibles. Elle fait ensuite rapidement sa soupe à l'oignon et, sans attendre qu'elle soit bien trempée, la mange et part travailler. Elle arrive à l'atelier et se met sur la chaise la plus éloignée de la fenêtre, à sa place. C'est une pauvre petite place sombre d'où l'on ne voit pas le ciel, et les beaux jours s'y devinent seulement parce qu'une partie de la rue est à l'ombre et l'autre partie au soleil. Elle enfile son aiguille : certains jours, elle coud des robes brunes, d'autres

jours des robes noires, ou des robes bleues, ou des robes grises, ou des robes roses. Cela se suit comme les jours sur le calendrier pendu au mur et dont chaque matin Madame Félicie enlève une feuille.

Chaque jour à midi, lorsqu'elle sort, ce sont les mêmes gens qui passent. Elle fait à la hâte ce déjeuner éternel qu'elle n'a guère le temps de manger, puis repart travailler tout le soir.

Oh! ces après-midi d'atelier où le temps est si long! On peut s'imposer une tâche, se donner pour but de finir telle besogne et travailler activement, sans lever les yeux, il faut bien enfin regarder l'horloge et l'on s'aperçoit qu'un quart d'heure à peine a passé. On peut contempler le petit coin de la rue par la fenêtre : il n'y a personne, les pierres ne bougent pas plus que le temps, le soleil et l'ombre les font également grises. Ou peut recevoir la visite de quelqu'un qui apporte de l'ouvrage : est-ce que ce ne sera pas une robe comme les autres qu'il faudra bâtir et coudre? On peut penser aux choses de sa vie, essayant de les diriger pour qu'un peu de bonheur nous vienne, mais il n'y a aucune chose en nous qui puisse donner du bonheur. Le temps s'écoule goutte à goutte, seconde par seconde implacablement, et chacune d'elles est un monde. Il y a place pour tous les ennuis. Entre deux battements de l'horloge, on a le temps d'exhaler un soupir et l'horloge bat pendant des heures. Le monde est vide, ô mon cœur! Tu bats comme l'horloge, mais je ne le sais plus, je ne le sens plus, c'est à peine si ton sang vient jusqu'à

mes doigts où l'aiguille s'endort. Dieu doit arrêter la terre et la fixer quelque part dans l'univers, à jamais. Toute chose s'engourdit. Il vaudrait mieux dormir pour oublier sa peine. Il vaudrait mieux souffrir que s'enliser ici, pauvre âme, dans la brume. Et quand la nuit tombe comme un filet à mailles grises où elle est captive, Marie, les yeux fanés, triste et trébuchante, s'en va dans l'ombre et la sent trembler en sa poitrine.

Elle rentre à la maison : il y a quatre murs. Les meubles s'entassent dans les coins obscurs, épais comme la nuit et froids comme des étrangers. Les deux lits boursouflés de campagne, l'armoire sombre, le buffet, la table, les chaises, forment avec leurs âmes immobiles cette atmosphère des maisons pauvres où l'on sent l'ennui. Elle allume sa lampe et tout de suite fait du feu et met l'eau dans la marmite pour la soupe. Oh! cette soupe monotone, c'est pour l'avoir chaque soir qu'il faut travailler tous les jours à l'atelier! Berthe doit manger une soupe chaude avec son époux, auprès du feu, dans une chambre où s'aiment deux amoureux. L'heure est douce, et chaque seconde avec son bruit accompagne le mouvement de leurs deux cœurs. C'est le soir surtout qu'il fait bon d'être marié. On s'assied l'un à côté de l'autre, chez soi, on vit avec un petit bruit de respiration qui s'épand par la chambre et calme les peines, on remue quelque ustensile de ménage qui tinte comme tinte l'heure, l'heure qui est toujours heureuse. On cause parfois, mais l'esprit va plus loin que les paroles, jusqu'à leur source dans la petite âme aimée. Les choses sont belles

et pensent : on aime l'armoire, le buffet, tous les meubles et tous les objets, et l'on sourit au lit où, quand sonneront neuf heures, la tiédeur, l'amour et le bonheur vont s'unir dans les corps et dans les âmes jusqu'à demain.

Chaque soir ces mêmes pensées obsèdent Marie malgré qu'elle en ait, car une force pousse les malheureux à se comparer aux autres pour se trouver plus malheureux encore. On dirait que la Providence favorise les grandes douleurs. C'est le soir surtout qu'il est pénible d'être seule. Toutes les tristesses nous remontent qui, partant du fond même de la vie, entourent les sens de leur brouillard. Elles engourdissent les doigts qui font la soupe et prennent la cuiller. Elles mettent dans la bouche quelque chose qui l'empêche d'être joyeuse par les mets, quelque chose qui rappelle un peu les robes, le travail et la souffrance. Elles éteignent les regards pour que la lumière de la lampe et la lumière du feu ne soient plus, l'une paisible et l'autre chanteuse. Elles sont dans nos oreilles avec le tic-tac de l'horloge qui bat des secondes monotones, noires et grises. Elles sont surtout dans notre cœur qui, tout petit dans la chambre, devrait aimer quelque chose, mais la chambre est trop grande et trop froide. Il faudrait n'être plus seule, causer, oh! causer en un grand abandon où l'on avouerait sa peine. Il semble que si quelqu'un entrait ici, ce serait un bonheur. N'importe qui, pourvu qu'il apportât la présence de son âme, triste ou gaie, mais qui vit. Il faudrait qu'il y eût des mouvements, quelque

chose qui agitât l'air pour l'empêcher de stagner ainsi. Il faudrait qu'il y eût un peu d'espérance dont les petits souffles doux ont des chansons. Ma vie s'éteint, j'entends encore quelques rumeurs dans ma tête, mais qui s'arrêtent aussi, doucement, lasses. Alors Marie se retourne vers son lit morne, gris, brumeux, comme un marais où l'on s'enlise et se couche pour dormir, pour mourir.

Le dimanche la change un peu, dimanche d'église et de promenade. Elle le voit se dresser au-dessus de la semaine, comme dans un village le clocher au-dessus des maisons, et qui semble avoir moins froid qu'elles, et qui se dresse malgré le givre. Tous les dimanches matin, Marie espère quelque chose, un peu de grâce qui, le long de la journée, viendra la divertir. Et à prendre du linge blanc et une robe neuve, elle se sent l'âme blanche et renouvelée. Toute habillée, regardant en la glace, ce n'est pas Marie qu'elle voit, mais une image fraîche et légère. Puis elle pense que, le dimanche matin, il faut se faire du chocolat au lait, qui est bien meilleur que la soupe. Alors, mettant du charbon dans la chaufferette, elle l'allume, coupe sa côte de chocolat, emplit de lait la petite casserole bleu émaillée, la met au feu, et tandis qu'elle la surveille, son âme avec le lait chauffe et se met à bouillir. Ensuite elle fait griller du pain, le rompt et, prenant une serviette propre, mange le bon chocolat chaud. Un peu plus tard, elle part pour la messe. Mais, à l'église, la lenteur des cérémonies, la lour-

deur glaciale des piliers, la tristesse de l'ombre et du silence, pèsent sur son âme et lui redonnent bien vite, oh! bien vite, cet ennui qui l'avait quittée par hasard.

Elle rentre chez elle, fait son déjeuner, le mange sans y prêter attention et, après avoir rangé la vaisselle, approche sa chaise de la table, en face de la fenêtre, et, accoudée, regarde dans la rue tout le soir. Elle aimerait lire, mais les seuls livres qu'elle puisse se procurer sont des livres que ses camarades ont eus à l'école aux jours de la distribution des prix, des livres de la Bibliothèque de la Jeunesse chrétienne, qui contiennent des histoires trop facilement heureuses, et ceux qui ont un peu d'expérience, savent bien que la vie n'est pas faite ainsi de bonté, de bonheur et d'amour.

Le dimanche soir passe avec un bruit de pas dans la rue et une couleur grise dans les maisons. Jamais les maisons n'ont été plus endormies, jamais la rue n'a été plus bruyante. Ici, c'est triste comme une jeune fille qui s'ennuie; là, c'est gai comme un jeune homme qui va boire. D'une part, il y a une solitude si douloureuse qu'on la sent pendre aux murs par lambeaux; d'autre part, il y a des familles qui se promènent : homme, femme, enfants, et chaque groupe forme un seul bonheur. De vieux paysans qui ont travaillé toute la semaine vont au cabaret, car il faut se divertir un jour et goûter au bon vin fort. Des garçons passent avec leur jeunesse, sortant d'un café pour aller dans un autre, s'arrêtant au bal, et qui décrivent de grands mouvements joyeux. Des mamans

roulent devant elles la petite voiture où l'enfant éveillé, souriant, porte une belle toilette. Mais il y a surtout de jeunes époux, à petits pas, qui se promènent en regardant, beaux et luisants, et laissent derrière eux un sillage bleu. Oh! que Marie les envie! Certaines femmes sont plus jeunes qu'elle; d'autres ont exactement son âge. Parfois, elle voit Berthe au bras de Pierre qui, en passant, lui adresse un signe de tête. Elle la suit des yeux, jusqu'à ce qu'elle disparaisse, puis elle pense. Elle comprend bien qu'à vingt-quatre ans, l'on n'est pas faite pour vivre seule. Il vient un moment où les filles sont sérieuses et peuvent rendre des services à un homme, comme de lui composer un intérieur; et ce moment est aussi celui où leur cœur, devenu sonore, éveille dans leur poitrine mille échos délicats. Alors, si elle s'ennuie tant à l'atelier, c'est parce que là n'est pas sa place, mais dans sa maison à ranger les chose, coudre le linge et préparer à manger. Si elle est triste le soir à faire la soupe et se coucher, c'est parce qu'il aurait fallu que les deux mains d'un mari prissent les siennes, et que leurs deux âmes fussent tièdes auprès du feu.

Et donc, ces dimanches de famille, Marie se sent bien isolée.

II

C'est fini, c'est fini. Les jeunes filles, de seize à vingt ans, marchent à l'amour. Beaux âges qui le verrez : seize ans, dix-huit ans

ou vingt ans, vous donnez aux jeunes filles des cœurs de colombes. Et tandis qu'elles tremblent, un soir quelqu'un entrera chez elles qui viendra les demander en mariage. Seize ans, dix-huit ans ou vingt ans, voilà l'heure de la destinée, l'heure qui entre comme l'angelus du matin aux maisons du village. Marie fut douce alors et recueillie, et surtout rêveuse.

Et puis, une fois, si elles ne sont pas mariées, vers la vingtième année, les jeunes filles ont une amie qui se marie, le jour de sa noce ressemble à un jour de leur avenir, et il arrive souvent qu'elles aient pour cavalier un jeune homme qui les épousera bientôt. Marie alors fut avertie qu'elle était trop laide pour songer au bonheur.

Mais, passé vingt ans, les jeunes filles s'ennuient parce qu'elles ne sont pas faites pour travailler sans but à leurs robes de couturières, parce que leur sein devrait concevoir et parce que leur cœur devrait chérir. Un peu plus tard, il y a un soulèvement de leur vie qui veut, ah! qui veut violemment goûter à l'amour. C'est la dernière palpitation de leurs forces, c'est le cramponnement suprême, pauvre naufragé, à l'épave de bois qui peut te mener au port. Marie fut rejetée loin du salut par une petite vague.

Jeunes filles qui aviez seize ans, vous devenez des vieilles filles noires et ridicules. Petit troupeau rieur, vous devenez le troupeau des vieilles bêtes dociles et vous mangez sans joie l'herbe de la prairie, en attendant la mort brutale comme un boucher.

Et Marie a eu vingt-cinq ans, vingt-six

ans, elle a maintenant trente ans. Chaque jour sa vie est ennuyée comme je vous l'ai dit, et chaque jour passe. Les années sont faites avec de gros monceaux de jours et passent aussi. Chacune d'elles apporte une ride à un visage et dessèche un cœur. Un jour, on est malheureux et le lendemain on se résigne à son malheur. Un jour, on souffre d'une chose et le lendemain on la comprend. Marie a compris la vie comme elle devait la comprendre. Depuis qu'un menuisier en fermant la porte l'a enfermée, elle n'a jamais voulu sortir. Elle a compris que ceux qui peuvent marcher et qui sont robustes doivent aller par les chemins longtemps, mais ceux qui sont infirmes doivent rester dans leur maison. Il y a une vie pour chacun de nous : belle pour ceux qui sont beaux et laide pour ceux qui sont laids. Marie s'est résignée à la sienne, mais non sans avoir fait des réflexions amères. Est-il possible de ne pas se plaindre de ce qui blesse? Marie s'est dit : La vie est faite de grosses actions matérielles, aussi les grosses âmes peuvent parcourir le monde en y trouvant des joies, mais les âmes délicates ont beaucoup à souffrir. Elle s'est dit encore : Je vis sans amour. Le monde pense que l'amour est un sentiment pur, un fluide subtil, et qu'il éclaire les hommes. Ce n'est pas vrai. Si l'amour était un sentiment pur, on aimerait une femme parce qu'elle est bonne. S'il était un fluide subtil, il se communiquerait d'un cœur à un autre et l'on n'aurait pas vu une jeune fille penser à des jeunes gens qui ne pensaient pas à elle. Enfin, si l'amour éclairait les hommes, quelqu'un

aurait bien compris que mon cœur était plein de tendresses. On s'est mis à aimer Berthe, on a embrassé Antoinette et Louise non pas parce qu'elles ont de grandes qualités, mais simplement parce qu'elles ont un visage agréable. L'amour est un sentiment grossier.

QUATRE HISTOIRES DE PAUVRE AMOUR

A MONSIEUR CATULLE MENDÈS

MONSIEUR,

Vous avez écrit des contes de fées. Je les ai lus aux soirs précieux de mon adolescence, en tremblant. Collégien en vacances, je vivais sous les cieux miraculeux de septembre, de grands arbres bruissants s'agitaient en mon cœur, et des oiseaux chantaient de leur voix translucide la beauté des cieux et l'éclat doux des derniers feuillages. Or, voici venir les bûcheronnes, les princesses et les fées avec la lumière de leurs yeux, avec la lumière de leur voix, avec la lumière de leur cœur. Et c'est l'amour touchant, qui rêve et qui rêve. Je songeais à lui en passant près des roses et de la rosée du matin, je songeais à lui par les après-midi lentes où la quiétude du monde rendait mon bel amour heureux et calme.

Puis, la nuit tombée, nous prenions le frais à notre seuil, et de petites ouvrières jolies venaient s'asseoir auprès de moi. Elles étaient couturières, modistes, lingères. Tout le jour, elles avaient touché le linge innocent, les velours, les satins qui sourient et les fleurs artificielles tout ingénues. Cela rend les doigts fragiles et délicats, l'âme devient can-

dide et fine, — et Dieu! entendre des mots menus de rêve et de tendresse! Je leur disais vos contes. Oh! les fées, d'argent vêtues, qui sont petites et scintillantes comme des perles, les bûcheronnes et les princesses, dont le cœur ressemble à votre cœur de jeune fille! Et le Prince Charmant, couleur d'avenir : c'est lui qui, bientôt, par un dimanche, vous rencontrera au bois, et ses yeux, et ses lèvres, et ses mains seront comme des fleurs, comme des fruits, comme des caresses! Il y avait surtout mon amie Louise, ses quinze ans, ses yeux bleus, son corsage rose et ses bras nus! Je dois vous avouer, Monsieur, que lorsque je contais vos contes, les bûcheronnes et les princesses avaient quinze ans, des yeux bleus, un corsage rose, et leurs bras nus.

Des petits enfants venaient m'entendre. Ils accroupissaient leur corps, ils entr'ouvraient leur cœur comme une petite chambre rose, afin que les jolies histoires pussent y entrer. Si je m'arrêtais, les voici : Il faut nous en dire encore!... Et quand ils partaient, ils refermaient leur cœur pour y garder toutes ces images et s'en faire des rêves la nuit.

Ah! donc, vous m'avez fait aimer l'amour, vous m'avez fait aimer les jeunes filles de province et les petits enfants tièdes et sages. J'ai bien songé à vous, jadis, quand j'étais innocent et comme il me plaît de m'en souvenir maintenant! Au nom des douceurs de ma vie que je vous dois, j'ai voulu, Monsieur, vous dédier mon premier livre.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

LE JOURNAL DE ROGER JAN

A J.-G. PROD'HOMME

Moulins-sur-Allier, 12 *avril* 1896.

Et voici le printemps. Ce matin, il y a eu des fleurs à un pêcher. Des airs doux s'éparpillent en la lumière : c'est un salut grandiose et vain de la Vie.

J'ai pris une grande résolution : si des fragments de volonté subsistent en moi, je noterai mon âme en ces pages, indéfiniment aux soirs de tristesse, seul à seul avec les choses.

A tout hasard, je formule ce vœu : Si, un jour, quelqu'un possède ce cahier, qu'il le brûle sans lire. Car un être y vit, et nul ne doit s'immiscer en lui. Je mets ici, pour concentrer mes peines, toute ma vie, et si ces choses sont écrites, c'est parce que je n'ai jamais voulu les dire. C'est ici mon tombeau, l'asile sans nom de mon cœur, et nul geste ne se veut épandre.

Mais j'ai des rages en songeant à mon impuissance pour cela! Quelque jour, sans le scrupule d'une douleur à moi, quelqu'un violera mon âme... Ah! qui que tu sois, mon frère, ne lis point! Si je fus triste et las, c'est à cause des brutalités m'entourant. Des faits

me broient. Toi, d'un geste, conquérant un vaincu, ne fouille pas le bruit d'une vie éparse.

15 avril.

Ce soir, il pleuvait une pluie grise. J'ai eu l'impression que cette pluie tombait en moi. Lentement, finement, avec des frissons froids, elle me ravageait... Et des jeunes filles passaient en riant, tortillant leur robe mouillée, de si douce façon qu'un peu de leur corps transparu m'a tenté. Ce fut un émoi délicat, sans le grand désir, mais avec le souhait d'un voyage de mes doigts, par leur corps.

20 avril.

Printemps! L'amour!...

Des gens vibrent confusément sous la tiédeur : alors tous les émois inscrits aux chairs surgissent et c'est un grand choc de leur sens, sous l'amour!

Quoi! Dans un tressaillement des chairs vivent, au toucher d'un regard, dans une fusion fauve des corps s'étreignent, et ça se pâme, et ça vibre à l'unisson, suant, renâclant des haleines lourdes! Le mâle, violemment, veut jouir, et Elle va de toute sa chair grossière!

L'amour puant comme aux entrailles des bêtes, l'amour issu d'un entrebâillement des chairs. L'amour!... Oh! je ne serai pas la bestiole de cette fange!

J'aurais voulu gifler une femme qui avait les bras nus, ce soir.

30 avril.

J'ai rencontré un camarade de collège : Vica.

S'avançant vers moi, avec un air godelureau :

— Tiens! toi, Roger! qu'est-ce que tu fais?

— Rien, et toi?

— Oh! moi, mon vieux, c'est épatant, je fais de la pharmacie. On ne fout rien, on rigole! Je fais une de ces noces! Et puis le patron a deux petites bonnes! Ah! mince, j'te dis que ça!

Et dans ces mots : Je fais une de ces noces! il mettait toute son ardeur, et il vivait dans ses yeux le reflet d'un dernier spasme.

Alors, ç'est ça la jeunesse!

4 mai.

Je suis allé à un café-concert avec Vica.

C'était, au premier rang, dans la vivacité du gaz, parmi des fumées, un gros monsieur étalant son allure de chair vivante et d'yeux lourds.

— Celui-là, c'est le patron du 26, me dit Vica.

Toute la salle le contemple, comme on ferait d'un bel objet de doux usage, ordinairement caché dans une pénombre de boudoir. Celui-là, c'est le gros homme des vices en joie et qui s'installe ici, chez lui, cher possesseur de délices que chacun rêve.

Les chanteuses adressent à lui leurs chansons. (Viens, en nos ventres aux voluptés profondes, et sache le relief de nos chairs à pal-

per. Voici nos corps de charmes pour ton plaisir!...).

Elles embellissent leur sourire : cela voudrait être fleuri, naïf et frais comme aux lèvres d'enfants, puisqu'elles sont les plus tentantes! Et ce devient la chose fripée qui salirait l'immonde.

Elles disent, de voix claires encore, l'éternel rut atteignant les humanités. Sous toutes paroles, sous tous airs doux, cela se faufile : et leur sourire en vice accompagne.

Ces chansons se déroulent, que rehaussent des roulements d'yeux prometteurs, épicés encore par le tortillement des hanches et les battements du ventre.

Ha!... Elles lèvent la jambe, et chacun se penche, espérant voir le fruit d'horreur éclos dans les linges.

Et des rires!... Et des rires!...

Le tumulte des rires s'accroît, plane infiniment. Les assistants : c'est chaque bourgeois et employé venu prendre contact, par l'organe d'une catin, avec toute la chair.

5 mai.

J'ai peur et j'ai honte. Toute cette nuit, j'ai revu le geste des jambes hautes : c'était gracieux. L'envolement blanc du linge, la rondeur noire des mollets me mettaient en désirs.

6 mai.

26! Ces grandes lettres rouges flamboient!

Non! Non!... Je ne veux pas livrer l'intimité de mon être à des femmes. Il est des coins de soi qu'on ne veut dévoiler... Alors, une femme

saurait que je puis me pâmer aux voluptés, j'aurais une sœur corporelle connaissant les façons de mon cœur!...

Non! je suis seul, ardemment, et je ne veux pas communiquer avec la banalité d'un corps féminin.

7 mai.

26! 26! Il doit y avoir là-dedans de la volupté, tous les chants et toute la noce!

Mais, c'est peut-être délicieux, faire la noce!

8 mai.

Il pleuvait... Il y avait des femmes troussées un peu. Soudain, dans un tumulte de parfums, est passée une chanteuse : son visage craquelé sous les fards m'a paru d'une mollesse de chair fraîche. J'ai désiré...

Puis, mû par une poussée de sens, je suis parti à grands pas pour le 26!

Comment cela s'est-il brutalement décidé? Pourquoi? Dans toute grande décision, il y a des parts d'inconscience. J'allais, avec toute ma tendresse, et je murmurais les choses idéales accumulées en mon cœur. C'était un voyage vers le printemps.

Oh! le coup de marteau de la porte, l'œil de la patronne au judas, l'entrée!...

Il m'a semblé entrer au paradis. Dans le corridor vivait légèrement un air de parfums, et des chantonnements, voix de femmes clarifiées, m'arrivèrent, charmeurs.

Suis-je donc condamné à porter un ban-

deau de rêves pour avoir pu passer avec de délicates joies dans ces ténèbres morales?...

En un aller bon enfant, une grande blonde a eu ma virginité.

J'avais cru à la folie voluptueuse, et toute ma volonté voulait des sens extasiés, crissant. Mais rien qu'un grotesque ébat, doux à peine.

Et quand c'est fini, la descente lente, lâche, la décomposition mentale, les doigts qui titubent : on dirait que le sang a pâli.

Ni pendant l'acte, ni quand ses dernières vibrations passent encore dans le souvenir et meurent par la chair, je n'ai eu d'émoi.

Donc, de ce que l'humanité clame à grands cris heureux, je n'ai pu jouir. Et, sauf l'élément d'espérance amoureuse, le rêve de fusion caressante avec lesquels je suis entré, — sauf ces délices que j'ai tirées de mon cœur, rien n'a pu m'éveiller.

Aurait-on en soi-même ses raisons d'être heureux? Je le crois.

O volupté, toute ta douceur consiste à être espérée. Tu sièges, pour un départ, dans l'ombre du cœur, et jamais tu ne sors. La volupté, c'est le désir, c'est un fantôme en transsubstantiations éternelles, et l'on ne sait quel est l'être réel dont il est l'image.

Mais je pleure, mais j'ai faim, je voudrais manger la chair des femmes, je voudrais qu'un grand jeu de jouissance me soulevât très haut! Ah! panteler! souffrir! si l'on ne peut jouir!

Je suis donc en marbre, tout de dédain, sans la grâce ultime qui fait vivre. Pauvre de chair, pauvre de cœur! Que reste-t-il?...

Ah! pourtant, que je le dise, que je le gri-

mace, que je le pleure, que je le hurle, qu'il me sorte du cœur comme un sang boueux, ce grand mot de mon expérience :

La volupté n'est pas!

9 mai.

La volupté n'est pas. Mais l'amour?

J'ai fait un rêve, cette nuit :

Elle très frêle, pâle et blonde, avec des yeux d'ombre. Je me baignais en ses regards, et alors un sourire intense, fait de désir, nous étreignait tous deux.

Oh! l'enfant blonde à presser de ses bras, le soir! Elle acquiesce par ses palpitations à l'amour offert. Puis, sur quelque herbe, le grand repos, les doigts mêlés, les yeux dans les yeux! Tout se tait, car le bruit du cœur est si fort, si doux, qu'il n'est plus que lui au monde.

Toi qui pourrais passer dans ma tendresse, vêtue de mon âme, Toi la Belle de tous les soirs, immuable, et fragile, et bonne, et désirant mon cœur comme on désire un rêve, Toi qui n'es point, je t'ai bien aimée!

Mais la volupté n'est pas. Et l'amour est la volupté, car derrière lui toujours, bée la chair. Et quand on s'est tout dit, quand l'unité des sensations a fait que l'on croyait les âmes fondues, sonne le moment du grand contact.

L'amour, c'est la volupté. Mais la volupté n'est pas.

Ah!...

15 mai.

Je vais toujours dans les ténèbres intérieures, et tout autour de moi des gens vivent

en criant la joie de vivre. Et j'en vois passer. Ils ont des bouffissures aux yeux et au nez, et dans un grand rire, tout leur être tressaute.

Et quand ils ne sont pas avec des femmes, ils parlent de la femme. Ils en parlent en riant grassement, et leurs mains font un geste de palper de la chair.

Et la volupté n'est pas, et ils marchent sans cesse vers la volupté, inassouvis d'aujourd'hui, en voyage sans trêve pour l'assouvissement qui ne sera pas, de demain.

Mais si leurs yeux n'ont pas cette beauté hagarde du bonheur, du moins un large rire leur fera croire eux-mêmes à la réalité fervente de leurs plaisirs.

24 mai.

Des enfants jouaient dans un grand jardin. Ils ont déjà des yeux vicieux.

La folie du mouvement, la douceur de la première vie, l'ingénuité de l'âme, et les grands baisers qu'on donne à sa maman, est-ce bien cela l'enfance?

Non! Car les sens grondent déjà et leurs premières curiosités surgissent follement.

Voici : J'avais dix ans. Nous jouions au monsieur et à la dame, Renée et moi, en haut d'un escalier sombre. Nous étions seuls. Je voulus expérimenter la jeune science que m'avaient enseignée des camarades.

Je la baisai sur la bouche, longuement, et elle me rendit des baisers, et je tâtai son corps. Nous étouffions de rut... Je lui dis :

— Veux-tu?

Troublée, consentante, elle palpitait sans répondre. Timide, je répétai :

— Veux-tu, dis? Je te donnerai un sou.

Cette fois, elle dit : Oui.

(Mais on monta dans l'escalier, et nous ne pûmes nous livrer à la besogne de nos chairs).

Voilà l'Enfance, et voilà l'Amour!

28 mai.

Des gens se marient à cause de l'Amour. Et l'Amour n'est pas.

Puis ils espèrent un enfant. Il vient. Et à l'âge des ingénuités, il se masturbe dans un coin.

(Pauvre humanité!) En proie à des légendes d'amour et de jeunesse, elle va! Elle rit, et l'écho lui renvoie son rire, et elle prend cela pour le rire des choses.

Ceux qui le savent pleurent comme je pleure. Les autres rient toujours. Oh! je voudrais être un de ceux qui rient.

1er juin.

Nous étions deux bons amis : Roc et moi.

Depuis le collège, nous avions confondu notre vie, attendris gravement aux espérances d'un même avenir, rêvant d'une même folie de bonheur, — de gloire peut-être... Et nous irions, fraternels, à des conquêtes, luttant nous ne savions pourquoi, mais la lutte de haine, comme la joie d'amour étaient des entités vers lesquelles marcher.

Notre enthousiasme était si vrai que les

autres nous en vénéraient. Nous sommes nés moralement ensemble. Nous nous contions nos songes de la nuit. Nous riions, nous pleurions de même façon sur les choses.

Il vint un temps où nous nous promenions sans causer, car nos silences se comprenaient. Alors, il nous arrivait de dire un même mot au même instant.

Les grandes vacances qui nous séparaient m'apparurent toujours lamentables. Rien : ni le contact de cette frêle liberté qu'on vous laisse à quinze ans et qui est si bonne que les dix mois de collège s'en parfument, ni la tendresse maternelle rayonnant autour de mes sens ne pouvaient emplir le vide venu.

Quitté le lycée, nous nous sommes revus souvent.

Un jour, il me demanda vingt francs. Je les lui prêtai. Et je lui aurais donné ma vie!

Maintenant, il m'évite, pour ne pas me les rendre.

2 juin.

Oh! le bruit des rêves qui tombent! Chute longue, vive! Tout l'espace en est attristé.

Voici les grandes défaites. C'est le vent des infinis qui renverse les choses. C'est le grand ciel vide où circulent des cris : ils passent, ils vibrent, je saigne!

Il semble que ce soit un peu du cerveau qui tombe, chaque fois.

4 juin.

Je souffre! Je souffre! Une pluie immense tombe sur mes sens.

Voici l'impression que j'ai de l'avenir :

Un grand jour gris plein de vents froids : ils hurlent, se crispent, luttent contre les feuillages, luttent contre les nuées.

Et c'est l'assaut, sans cesse! Mais la succession des nuages, des pluies et des vents enlise la vie, si douloureusement, avec de tels découragements, que l'esprit reste béant et que l'on n'a pas même la force de pleurer.

Et mon cœur recroquevillé, pelotonné dans son vide, reçoit tous les chocs et reste dans l'inertie.

C'est la fin de tout : mieux vaudrait la détresse.

Je suis comme endormi dans un lit humide.

5 juin.

Dormir! Dormir!... Ah! dormir!

Puisque rien n'est plus, je voudrais dormir.

Dans un grand lit doux, dormir tièdement, dormir comme on meurt, avoir l'oubli, être comme une chose vivante, sans même ressentir en rêve un souvenir de vie.

Dormir, peu importe de quel sommeil!

10 juin.

Dans l'ombre, je viens d'être hanté par ce mot : Mourir!

Mourir lentement avec toute sa chair! Mourir avec tout son cœur! S'éteindre!

Et puisque ni l'Amour, ni l'Amitié, ni l'Enfance, — ces rêves que j'ai tant vécus, ces

rêves au nom desquels je voudrais vivre, — puisque ces rêves sont les fantômes de mon cœur, je voudrais bien être mort!

Ma vie va se poursuivre en détresse, elle s'éparpillera, identique et blême, jusqu'aux confins de la Douleur. Quand je voudrai sourire, j'aurai sur les lèvres le poids des tristesses que je sais, et voulant sourire, je grimacerai. Voilà des années d'avenir, avec la solitude, des années cruelles qui passeront affreusement!

11 juin.

Ils ont remarqué mes étrangetés douloureuses, et ce matin mon père m'a traîné en supplice le long de grands discours, et maman acquiesçait aigrement.

Ils veulent que j'entre dans un bureau, car je me désorganise à ne rien faire.

Avec la sèche netteté des colères concentrées, j'ai dit : Non!

Ah! je traînerais des heures sous les poussières vertes d'un bureau, paysagé de cartons en piles et de chaises vertes qui puent les gaz humains! J'aurais l'adoration du travail bête qu'on inscrit monotonement dans sa vie, pour la remplir! Et pour contact j'aurais on ne sait quels ragots d'humanité dont la bêtise cause et s'esclaffe à perpétuité sur des chiffres!

Et vous voulez, vous, des cœurs de parents, m'engloutir dans ces ventres puants des administrations! Et que je sacrifie mes rêves, et que j'étouffe mes désirs, et que j'ankylose mon corps et mon cerveau, et que je sois la

roue hideuse d'une machine à broyer des cœurs!

Ah! non!

Ah! les parents! Pleins de la lourdeur de leur expérience, ils vous harcèlent de conseils.

Expérience : mot rutilant, chez eux. On dirait que ça réside dans les gros ventres des vieux engraissés. Expérience! Ils ont l'expérience de la vie! Tant d'années coulant sur leurs cervelles leur ont appris toutes choses, et depuis la façon de s'introduire les doigts au nez, jusqu'à la haute sagesse, ils connaissent.

Ils savent que je m'ennuierai si je n'ai jamais rien à faire, désœuvré, engourdi, malade. Dans une administration, je gagnerai de l'argent, ce qui augmentera ma fortune, — et j'aurai les relations de tout le très haut des petites villes où j'évoluerai, — et en voie vers une importante destinée, ils me trouveront facilement femme et dot à savourer. Les voici, ajoutant que ce travail n'est pas pénible, qu'il me deviendra un plaisir.

Gardez ce plaisir pour d'autres, je n'irai pas dans vos bureaux. Planteurs de chiffres sur papier blanc, je vous hais. Allez vous empiffrer de bêtise, ô fonctionnaires! Faites juter tout le délirant de vos esprits sur vos besognes, sachez la vie assise, grandissez en connaissances de bureau, — je vous hais, je ne serai pas l'un des vôtres.

Pourquoi faut-il que l'on garde toujours ses parents près de soi?

12 juin.

Parce qu'un jour de joie vous avez cédé à l'émoi de vos ventres, râlant obscurément dans la sueur des corps, et parce que cet acte d'égoïsme à deux a mis un être dans la matrice d'une femelle, vous voulez de cet être respect et amour !

S'il faut qu'il vous déifie dans sa tendresse, au moins, qu'il soit payé de retour ! qu'il soit pour vous une autre idole d'amour, la statue d'un concept cher !

Mais qu'est-il, qu'est-ce qu'il représente pour vos cervelles ?

Tout petit, aux moments de votre chair apaisée, — jouet mouvant, poupée parlante, oh ! qu'il vous distrayait par cette mignonne vitalité rehaussée d'un babil menu !

Or, cela plaît aussi chez les enfants des autres.

Puis, vous le promeniez. A la mère, il était l'ornement, le gros bijou dont on se pare bêtement et que l'on aime parce qu'il satisfait de l'orgueil. C'est tout.

Et ce temps de prime enfance est celui où vous l'avez le plus aimé ! Parfois vous y revenez, en votre souvenir, et je vous ai pris à rêver : Les enfants devraient toujours rester tout petits.

Quand il a grandi, passé l'amusant spectable qu'il donnait, il vous gêna, et vous lui fûtes amers, grondeurs, mauvais : car il n'oublie pas de vives corrections reçues, parce qu'il avait été futile.

Vous ne vous gêniez pas à lui faire sentir

qu'il était un fardeau. Que de fois j'ai écouté ce cri du cœur, — vous parliez de vieux époux : Ils sont bien heureux, ils n'ont pas d'enfants.

Vous qui décorez de noms aimants le droit de propriété que vous vous arrogez, vous l'avez avoué : Il est un embarras dans votre vie! Et ne vous en cachant pas, lui reprochant jusqu'à l'argent qu'Il coûte, violemment tuteurs de tout acte, vous voulez qu'il vous respecte et qu'il vous aime!...

Ah! s'il est vivant, qu'il se révolte contre la stupidité de l'égoïsme que vous recélez! Maintenant, il ne vous amuse plus : donc il vous gêne, il trouble la quiétude où vos vieux ans somnolent. Il est la bête nuisible que vous n'osez chasser, par peur des commentaires d'autrui.

Il ne vous est rien : c'est affreux. Pas même l'emblême vivant de votre existence côte à côte, — non plus la personnification d'un bonheur commun, puisque ce bonheur exista aussi indépendamment de lui! Vos fornications furent si fréquentes que vous ne voyez pas à travers votre enfant le souvenir de tel instant de plaisir! Et vous n'avez fait qu'accepter, d'air maussade, le don du hasard.

Vous parlez de la tendresse paternelle!... Des mots!

Votre tendresse n'est qu'une habitude à le voir graviter autour de vous. Et vous voulez de cet être respect et amour!

Pourquoi donc cet enfant vous aurait-il une affection supérieure? En reconnaissance pour ce fait que vous l'avez élevé! Mais vous y étiez forcé par l'usage social! Et dans la

pratique de son éducation, les instants où vous lui avez fait de la peine compensent ceux où vous lui avez fait de la joie!

Il vous reste une grande raison : vous l'avez créé. Ah! l'engendrement, en êtes-vous fiers! C'est cela que vous invoquez pour exiger ce que vous appelez les « devoirs filiaux ». Vous y revenez sans cesse, comme des chiens à leur vomissement. Vous avez créé un enfant: donc il doit vous être assujetti par le cœur. Oh! logique suprême!

Ecoutez :

Vous avez été pour lui les perturbateurs du néant! Et s'il souffre de vivre, il sera bon en ne vous accordant que de l'indifférence.

....

....

Ici finissait le journal de mon ami Roger Jan.

Depuis quelque temps avaient cessé les grandes lettres où il m'apprenait son âme. La dernière, parcourue de tristesses, m'avait ému, et ce n'était déjà plus le grand garçon vivement enthousiasmé, dont la parole auréolait mon enfance de collège. Las, voué à l'ombre, doucement tiré vers mourir par les faits humains le blessant, il me disait ses désespérances.

Puis, un jour, je reçus de lui cette lettre :

« Mon Ami,

« Je veux mourir. Ah! c'est trop dur! On
« m'ennuie, je m'ennuie. Il faut aller dans la
« paix.

« Pour toi, un dernier mot, le dernier jet
« de ma vie. J'ai joint à cette lettre le jour-
« nal de mes jours mauvais. Lis et com-
« prends.
« Puis, toi qui fais profession de conter des
« rêves à des foules, tu le publieras : c'est
« mon vœu. Livre mon cœur aux bêtes.

« ROGER. »

Le lendemain, j'appris sa mort. Il s'était tué d'un coup de revolver.

Là-bas, à Moulins, il est un grand cimetière. Les pierres tombales, insolemment semblent étouffer les morts. Cela pèse sur la paix : on dirait l'étreinte dure de la matière.

Et dessous une grosse dalle grise, au pied d'un mur très haut, encombrée de couronnes noires ou blanches, Roger gît.

Et je songe à tout le délabrement, aujourd'hui, de sa face. La puanteur s'y fiance à la pourriture. Décombres du corps, néant de l'âme, voilà maintenant tout mon Roger!

Il avait des yeux bleus moirés, où scintillait, veloutante, la prunelle vive, et la grâce irradiait, en une pénétrance aiguë, représentant par l'éclairement des yeux toute la compréhension ardente et bonne de son cerveau. Et ses pauvres cheveux blonds entouraient la face, comme cendrée tendrement, atténuée de mélancolie, nimbée de la grâce moins vivante du Rêve.

Il est mort! Parce qu'il allait dans ce monde avec son cœur et qu'il n'a eu pour la Vie que la grandeur et la beauté naïve de douceurs.

LA CHAIR DE TROIS GUEUX

AU DOCTEUR HENRY PERTAT.

Passé le crépuscule en rose, advint le crépuscule en bleu où vivaient quelques ors. La tendresse du ciel se nuança, lactée, des nuages délicats s'en vinrent, qui la vêtirent de voiles. Il y eut la beauté pieuse de ce qui disparaît. Et douces! en écharpes éparpillées par tout l'azur comme si des doigts très longs d'archanges avaient glissé à travers elles et les avaient envoyées d'un grand geste partout, et translucides! les nuées... Il y avait au ciel plus de charme que l'on ne l'ose rêver, l'on n'en pouvait détacher les yeux, et l'on restait sans penser à savourer les teintes.

L'or de l'air avait des profondeurs et laissait s'exhaler selon des murmures, la vie de mondes. Passèrent des sons si vagues! un grand frémissement sans doute des petites vies qui s'éteignent le soir; mais si légers étaient ces sons que l'on croyait les entendre en soi, faits d'un bruissement des sens heureux. Tout vivait tièdement, l'air était conscient, et dans la grâce de l'ombre où le matériel s'immatérialise un peu, l'air semblait l'âme du monde, et l'air était exquis comme une âme en bonheur.

Il y avait Antoine, Pierre et Jean traînant leurs jambes langoureuses.

⁂

A l'épaule accrochée, et lourde comme un monde, la besace ballottante. Des mouvements de dos se tortillaient pour que son martèlement n'allât sans cesse atteindre le même point douloureux. Parfois, l'épaule penchée devenait si lourde que le corps allait tomber, et trop las pour se redresser d'un seul grand geste, ils devaient aller une marche serpentante d'ivresse. Leurs jambes flageollantes se mouraient, et par un dandinement de la tête et du torse, ils étaient trois ours harassés.

Puis, la faim âprement cramponnée au ventre, sous quoi ils pliaient. Elle vivait au bondissement du souffle, s'exhalait en la respiration rauque, presque ronflante, et sur les membres, et sur le torse étalée, elle traînait de grands vides qui s'en allaient jaillir au cerveau pour y mettre de la mort.

Le long d'un fossé, ils s'arrêtèrent, s'assirent. Ils déplièrent les besaces. Du linge noir s'y mêlait à du pain gris. Ils s'étendirent sur l'herbe fanée, repliés pour que leur corps eût la meilleure attitude reposante : les jambes collées, le torse tortué, un bras accoudé.

Voici l'instant violent de se repaître; toute la faim monta à la bouche, ils eurent des crispations aux mains et des craquements aux mâchoires. Le bruit des dents, rude et bref, était de grincements et de chocs féroces et s'accompagnait d'une mimique inouïe du

bras et du poing portant le pain à la gueule si rapidement que ces trois hommes semblaient se dévorer les poings. Ils avalaient d'un grand mouvement de gosier et, comme un caillou, chaque bouchée descendit au ventre, peser. Respirations formidables de fauves, l'air était mâché, pauvre et froid.

Ils cessèrent de manger. Le pain aride, par sa saveur monotone leur laissait une épaisse sensation de la bouche au ventre et gonflait tant leur estomac débile qu'ils ne surent plus s'ils avaient faim encore. Pourtant, les muscles s'avouaient faibles et pris de torpeurs, muscles amollis qu'un beau repas, croyaient-ils, aurait fortifiés pour longtemps. Ah! s'assimiler les viandes! Le pain éternel qui pèse arrêtait les mâchoires.

Ils eurent soif affreusement. Il leur semblait que de l'eau coulant en eux, peut-être satisferait les sens, car l'eau se glisse en les cellules avec toute sa fraîcheur et baigne la vie des chairs. Puis l'on est calmé. Hélas! l'eau des grandes routes, où est-elle, l'eau belle? Où, le ruisseau tendre qui va, où la pompe et son jet de vie? Il faudrait errer à l'aventure pour quérir l'eau et marcher, par la lassitude énorme. Ils pensèrent : mieux vaut rester ici s'étalant, nous dormirons, et demain la soif ne sera plus.

Alors dans l'ombre, deux par deux, passèrent et repassèrent des amoureux. Les grands ouvriers des métiers pénibles contournaient fortement de leur bras la poitrine des petites amoureuses. Cela ne causait pas, cela se bai-

sait à grands bruits. Les apprentis, les jeunes bourgeois frêles serraient la taille ou enlaçaient le bras, chatouillant le poignet, disant des mots menus tout près de l'oreille et riant de bonheur en silence.

Longuement, ils passaient dans le soir où l'on ne voit point. C'était un aller chantant de joie; ils se fondaient dans la paix d'alentour, vagues ou précis, et délicieux, et leur présence était un prolongement de la vie du soir. Ah! sous le soir fragile, près la tiédeur tendre d'une aimée, à contempler le regard des yeux atténués sous l'ombre et ne laissant d'eux qu'un souvenir très doux pour y poser des lèvres à tâtons, — oh! tout le bonheur!

Quelqu'un dit :

— N'approche pas, ma Julie, il y a des roulants dans le fossé.

Ceux-là pressèrent le pas, craintifs, et longtemps, leurs deux taches marchèrent en un grand enlacement vers on ne sait quelle extrémité fleurie de la route où le repos s'étale. Le ciel se pliait sur eux, riche d'un peu de pâleur.

Antoine, Pierre et Jean braquaient vers les amoureux leur attention. Des regards charnels issus de leurs prunelles baisaient, ainsi que des lèvres.

Avec sa raideur ravageuse, tel qu'une vie s'en venant dominer leur vie, matériel et beau, le Rut éclata. Pauvres mendiants trimardeurs, ils furent ce soir trois formes couchées aspirant amèrement la nuit, et trop habitués aux tristesses pour bramer vers demain, ils revécurent hier :

— Ah! dit Pierre, moi aussi je les ai eues,

les Femmes! J'ai vu des amoureuses à mon bras, le soir. Lorsque j'étais charron aux villages de mon pays, il palpitait des chairs tièdes! Ah! les bonnes petites garces pâmées sous moi, comme je m'en souviens, cette nuit! Toutes, elles avaient les gestes vifs de plaisir, et elles miaulaient parmi mes baisers. Et mes nuits de vingt ans, à moi qui ai vingt-cinq ans, je les pleure et je les râle. Un sourire, une façon de chevelure de celles qui passent me rappelle celles qui ont passé. Oh! bon Dieu! les grandes fortes et leurs nerfs violents, toutes crispées! Et mes petites jolies, harmonieusement jouisseuses! La chair des femmes que je ne baiserai plus, elle pèse sur ma poitrine, et sur mes mains elle vibre de folie, mais ma poitrine et mes mains cuites aux chaleurs ne savent plus qu'offrir dérisoirement leurs désirs.

— Moi, dit Jean, j'avais dix-sept ans, j'étais l'espoir et je riais tout seul dans la vie. Un jour, je vis ma voisine Jeanne rire avec moi: elle avait des yeux violets et des lèvres de cerise, elle riait, avec des fossettes. Un soir, nous nous sommes promenés seuls sous les arbres. J'ai pris ses mains, puis j'ai caressé sa taille et nous avons marché, enlacés, longtemps, jusqu'aux prés si frais. Et j'ai baisé ses lèvres, et je l'ai eue joyeuse, si chaste qu'il me semblait posséder un Jésus! Oh! la vie d'alors, simple près de ma maison! Jeanne parfumait les choses. Je me voyais fleurir en ses yeux, je chantais par ses lèvres. Vous ne comprenez peut-être pas, vous; j'ai aimé comme on le rêve, elle se taisait et mon cœur lui donnait des paroles. Aujourd'hui j'ai tout

perdu, je vais au monde en voulant mordre comme les bêtes, mais tout mon cœur est là et quand ma fatigue se tait, mon cœur rêve aux femmes silencieuses qui ont de grandes lèvres entr'ouvertes.

Et Antoine dit :

— J'étais menuisier. Le patron avait une grande fille blonde. Un jour chaud, elle vint à moi. Nous étions seuls, nous avons causé, nous avons ri, nous avons joué. Et sur les copeaux de l'atelier, je l'ai renversée, et dans l'entrebâillement farouche de ses chairs, j'ai goûté aux délices. De grandes joies sont entrées en nous. Chaque soir, ses parents couchés nous étions sur les copeaux. Rué sur elle avec tous mes sens, j'allais violemment selon nos désirs, — et ruts, et pâmoisons, et lassitudes lentes, et réveils encore pour l'amour, tout cela qui s'accumulait, se mouvait, disparaissait, cela palpitait dans la nuit ardente, et nous étions les êtres de chair énorme brandissant des virilités.

Ils se turent : les malheureux vivent en silence pour marmonner des inquiétudes. Ils s'étalèrent plus encore sur l'herbe étriquée, ils se vautrèrent.

Les mots parlés et les mots entendus se suspendaient sur eux, follement. Chacun, cloîtré dans ses souvenirs, les complétait idéalement avec sa jouissance passée et chacun y mêlait les paroles des autres : Belle, vaste et nue, avec des seins fondants au toucher, étalant tout son torse doux si tiède! et ses cuisses qui s'émeuvent et jouent en agitations délicates, — belle, vaste et nue, s'anima la Femme. Des

lèvres à écraser, une gorge à entourer de bras trop grands : on les replie et les mains vont voyager, comme alanguies de fièvre, sur les épaules. La Femme infinie, et son sexe qui brûle.

Dans la violence de leurs sens, le rêve vivait maintenant comme une bête d'ombre en une mer épaisse de sang.

Toute la nuit vint accroître le silence, toute fraîcheur fut belle, les halètements parcoururent rythmiquement les trois corps couchés et leur chair gonflée se dressa plus encore pour des assauts.

⁂

Les amoureux ne passaient plus. Parmi la nuit infiniment posée sur les choses ils s'étaient allés épanouir. Dans les champs où les bois étendus, sans doute ils se pâmaient dans leurs étreintes et les bouches inassouvissaient sans cesse le désir. Et les petites amoureuses sentaient, sous les cieux, glisser tièdement des sens en leurs sens.

Quand des hommes arrêtent leur esprit, puis le lancent tout entier, en ferveur, vers quelque coin de la vie, — oublieux de l'alentour, ils iront comme des dieux à la conquête furieuse de l'idéal. Tels, Antoine, Pierre et Jean, étendus en la nuit fauve, sentirent la grande force du rut mouvementer leur être, et leurs énergies furent élues pour la poursuite sans fin, ce soir, d'une femme...

Une Femme vive, parée d'une claire robe

belle qui se notait en la nuit imprécisément, — voltigeuse, une femme passa. Tous trois frémirent : ils ne l'avaient pas vue venir, elle surgit soudain à leurs yeux comme la matérialisation des songes. La belle forme de nuit vêtue de souvenir, celle qui est bonne ainsi que les amours passées et qui vague en caresse, elle alla! Comme des chiens, ils la virent et la humèrent.

Alors tous trois soudainement levés, à pas tremblotants, car les battements de leur cœur donnaient la volonté haute de marcher, ils la suivirent. Seuls et jolis d'envie d'elle, il leur revint leur âme idéale d'adolescence, et cette âme chanta :

Tu es belle et pâle comme tout le frisson des cieux, tes yeux sont des beautés qui rêvent, — et que ta chevelure est tiède et douce sans fin! Il y a sur ton corps la pureté de parfums et la transparence de fleurs et le charme mouvant des choses qui flottent par le monde. Ah! toi délicate, qui veux entrer en moi, sainte et bonne à ma chair, viens, mon Enfant! mon amour va s'abriter, amie chantante, sous nos désirs. Nous serons tièdes et veloutés pour nos mains, ton corps sera délicieux, et je veux que mon âme soit blanche à tes yeux!

Elle les entendit marcher. Le bruit chuchotant de leurs pas s'imposa en elle semblable à l'aller ténébreux d'une bête féroce qui se cache, épie avant de bondir. Elle eut peur et se pressa.

Ils le remarquèrent :

Ah! j'allais vers toi, grandiose et doux. ma force te voulait délicatement, et je me semblais un ouvrier aux gros doigts caressant quelqu'une de ses œuvres, légère. Voici que tu pars dans la peur, et tu pars, et tu me fuis, atroce. Oh! va, cours, que m'importe! Je suis là, fatal comme un avenir. Ha! Ha! Tu fuis! Mais crois-tu pouvoir emporter le désir qui me hante? Les sons de mon cœur, dans la nuit dense, éclatent selon Toi!

Ah! la garce et la gueuse, elle fuit! Sans doute, c'est pour quelque amant de là-bas que se hâte ta venue. Et tu vas, la gueuse! épouser de ton corps le riche amant! Moi je suis un gueux, je suis le gueux redoutable des routes, et trop longtemps s'est évanouie ma chair. Tu es proche, et le Dieu de ma foi qui t'a mise sur mon chemin le proclame très haut, mon vœu de te jouir. Tu marchais doucement quand je t'ai vue et tes sens s'ouvraient vers celui de ton rêve. Qu'il attende, l'homme heureux que tu as déjà baisé d'autres soirs! Qu'il reste au mystère de votre rendez-vous, et que l'inquiétude le saisisse, qu'il sente passer mon ombre menaçante. La révolte du roulant, elle pèse! La voici sur lui, — et voici sa chair sur toi.

Elle courut. Ils coururent. Leurs trois mufles avaient l'allure haute d'un vouloir : les regards dardés, le nez épanoui, respirant tout d'elle et la bouche grandissant en rougeurs qui s'épaississait et semblait le formidable fruit de leurs désirs. Mais sur cela vol-

tigeait un peu de trouble fait de la mélancolie du désir, de prière élancée, humble prière d'enfant qui ne dispose pas du bonheur, et de la timidité de tout homme allant vers la Femme. Il y avait de la supplication dans leur rage, parfois le cœur pleurait, se fondait délicieusement, voulait L'apaiser et formait des rêves qu'il lançait joliment vers Ses rêves comme si Elle eût pu les entendre.

Elle courait, en terreur si forte que des sons d'extrême agonie s'échappèrent de sa bouche. Elle buta contre une pierre et tomba comme une chose abattue.

Alors ils se ruèrent. Ce fut la scène sans nom, douce à leurs sens. Tumultueusement vaguèrent les premières caresses. Des lèvres et des doigts la happaient en grandes confusions. A tout coin d'elle, il y eut des toucher. Et pendant que son corps se balançait inerte sous la terreur, trois ruts flambaient.

Antoine et Jean se mirent à l'écart. Face à face avec Pierre, elle reçut des baisers et des pressions crispées de bras, et l'agonie de l'homme hurla, tandis que dans le noir se mouvait son torse.

Après vinrent Antoine et Jean. Leurs frissons d'ombre adoucie glissèrent, et la volupté vibra dans l'Immense.

Bienheureux que la nuit cachât leur trouble, ils furent debout près d'elle, tête basse. Leurs bras se firent légers comme pour un blessé, ils l'aidèrent à se relever, la pressant timidement et lui faisant frôler leur cœur. Ils se voulaient très doux, l'âme pleine d'excuses, et disant des regrets, et maudissant le monde des ruts.

Ah! la chair était repue. Une nuit, ils furent des bêtes. Ils se regardèrent, hagards, Jean ouvrit les lèvres, sentant passer à travers lui des regrets divins et fit, d'une voix où se concrétisait toute la douleur de la nuit et de la vie :

— Oh! oh!

Puis ils partirent, infiniment.

LE CLAIR AMOUR ET L'INNOCENCE

POUR HENRY VAN DE PUTTE.

Ce soir, en un geste de recueillements, j'ai allumé ma lampe : une clarté vint au monde, s'épandit vers les meubles, puis ce fut une glissée de lueurs sur mon âme. Je m'éveillai à vous, Aline! Non plus avec les vieilles grandiloquences, quand chacune de mes actions était un geste de ferveur, un grand geste qui s'éploie et va sur les choses, y mettant un émoi pour que vous le veniez cueillir. Votre allure un peu fanée, vos yeux et votre sourire se teintaient d'ombre et vous n'étiez plus l'enfant de la Vie, habitant en moi... Car il s'est fait un grand calme dans mon cœur, comme si l'amour passait sur lui silencieusement et ne lui donnait de son passage que du souvenir à peine!

Pourquoi faut-il que tout amour finisse! Jadis je n'avais qu'à laisser mon âme aller à la dérive pour qu'elle partît vers la vôtre. Jours de grâce où vous vous penchiez intimement sur mes songes, ils meurent! vous ne vous imposez plus comme naguère, il faut que je désire votre apparition concentrant

tout mon vouloir. Or, à peine alors si un voyage plus tiède de mon sang rappelle l'ancienne passion.

Ah! donc l'on oublie, voilà le pauvre amour humain!

Et j'essaie de tendre tous les ressorts de ma vie contre l'oubli. En vain! Les sentiments s'en vont, l'âme hésite et s'ébat un peu, et souffre jusqu'à ce qu'il soit un grand vide. C'est la fin des émotions, et quoi qu'on veuille, nulle joie et nulle douleur ne se rattachera plus à l'amour défunt.

Ainsi l'a fait la Providence. Toute flamme a sa cendre, les choses matérielles se transforment sans que le néant soit leur dernière phase, — mais toutes les délices intérieures d'un homme qui rêva s'en vont, s'en vont... Il vécut en elles hors de ce monde, là où règnent la douceur des airs, le charme furtif des fleurs et la joliesse des femmes qui bercent la vie. Hélas! rien n'est plus, la nature n'a pas gardé la trace de nos émois, aucune fleur ne sera parfumée parce que nous songeâmes près d'elle, aucun air blanc et bleu ne voltigera sur nos sens en contant le passé, rien n'est plus, même en la mémoire.

Les amoureux qui connurent leur chair laissent un enfant au monde pour représenter les sentiments défunts, — mais moi je n'ai su que le charme intangible de vos beautés.

Ah! Aline, je ne veux pas! je ne veux pas! Quelque chose de cet amour, sur la terre doit rester, qui dise mes expansions vers vous. Or, si je conte ici mon histoire, le récit en demeurera à travers les âges, sans fin, et tel toute

chose à sa cendre, il sera la cendre de mes émois.

***

Je remonte le sentier de ma vie jusqu'aux jours d'enfance, ah! du plus loin qu'il me souvienne, mon cœur fut attentif à vous! Yeux ardents de gamin, je vous regardais passer, toute petite fille en robe courte. Votre visage était si doux que j'y pensais longtemps : un ton brun et mat de la peau semblait s'allier à des parfums, il en jaillissait la bouche nette et la prunelle baignant en l'iris très noir, sans qu'on l'en pût distinguer. Alors je souhaitais être beau ou posséder quelque qualité par quoi vous m'eussiez remarqué. Tantôt je croyais : Les petites filles aiment que les garçons soient forts, et maudissais ma petite taille et ma faiblesse, — d'autres fois : Les petites filles aiment que les garçons soient intelligents, et j'étais heureux d'être le premier à l'école.

Voici comment, Aline, l'amour est triste ou joyeux, selon les instants!

Il me souvient d'un soir de quelque très bel été où vous vîntes à notre maison. Une maladie vous avait éloignée deux jours de l'école et vous vouliez demander à ma sœur quels étaient les devoirs et les leçons pour le lendemain. Vous vous êtes assise sur une chaise près de la vieille horloge et vous avez causé. De quoi parliez-vous? Peut-être de babioles enfantines, peut-être de l'institutrice méchante. Quelle harmonie s'épandait en votre voix? Je ne songeais pas à cela : quand on aime, les détails ordinaires ne se perçoivent

pas. Votre seule présence exauçait mes rêves, précieuse, agrandissait la vie et la projetait jusqu'en des cieux ineffables où le bonheur est beau. Timide et tremblant, je n'osais lever les yeux, songeant : Elle doit se dire : il est le premier à l'école et me regarder beaucoup.

Ainsi toute ma première jeunesse fut parfumée de vos passages. Chaque fois, un peu d'héroïsme montait flotter en mon cerveau et s'y mêlait délicatement aux chimères de mes lectures ou aux jeux légers que nous jouions entre garçons.

Puis j'eus douze ans, je devins grave et enthousiaste de bien des choses. On me mit au lycée.

Une douce loi de la Providence fit que nous allâmes en pension dans la même ville. Ville de province sereine que les bruits ne savent guère traverser, un repos charmant s'y mêle au silence; si des gens y passent, ils se taisent, ou causent lentement, comme pour mieux savourer leur action dans le calme.

La vie au lycée me fut pénible. L'ennui, mon Dieu! parmi la récréation quand les autres courent, de se promener en rond sous le paysage de ces fenêtres vieilles et de ces arbres gauches qui s'étiolent! Deux ou trois camarades ne jouent pas non plus et forment un groupe qui peine à causer, se regarde et se touche du coude parce que chacun veut sentir une présence réelle et constater qu'il n'est pas seul à souffrir. Il m'a semblé alors éprouver une de ces maladies de langueur triste dont on ne guérit jamais.

Pourtant, même en ces longs malheurs, il

fut de la beauté. Nous faisions les jeudis et les dimanches des promenades dans la campagne. Ciel atone et froid, pesant, plaine inerte dont les arbres sont sans voix, tandis que se déverse en ce contact avec le monde extérieur une mélancolie plus forte. Or, il advint, certains jours, que votre pensionnat se promenait sur notre route. Au loin une tache de mouvement; c'est elles! Oh! l'approche en mon cœur des robes grenat, à frissons doux qui caressent toutes choses! Le chagrin s'abolit, une grande tiédeur subtile s'empare de la chair, le ciel est bleu et les verdures si tendres s'agitent en grâce. Et, ah! quand vous passiez, une douleur cruelle me transperçant représentait la plus belle part de bonheur qu'un homme pût envier. Un regard vous avait fait surgir, puis ce regard je l'abaissais et rien n'aurait pu me donner l'audace de vous contempler encore, Aline!

Le reste du jour était bref, autour des choses le temps voyageait rieusement selon la joie de Dieu. Lorsque nous traversions la ville au retour, toutes les femmes et tous les hommes rappelaient vous et moi, notre vie future confondue, tout mouvement chantait comme un geste de tendresse que vous m'enverriez.

Lors de l'étude du soir j'ouvrais un livre de sciences, puis, accoudé, lointain, j'édifiais ceci : La petite salle calme où l'on a causé en mangeant, — assise, Aline mon épouse laisse le foyer tiédir ses pantoufles et se tait en regardant mes yeux, l'amour existe dans ce regard et me pénètre finement jusqu'aux plus intimes fibres du rêve. Oh! s'allier au silence

amoureux, ainsi que deux grillons lorsque la bonté de vivre fait les chants cesser pour qu'en grand recueillement le bonheur s'en vienne et monte!...

Plusieurs années s'écoulèrent.

Hélas! par un jour de juillet très bleu, vous avez à jamais quitté votre pension. Je sais bien qu'il est tièdement délicieux aux jeunes filles d'entrer dans la vie tapissée d'hommes et d'amoureux et je m'éjouis sans fin de ce frisson de votre plaisir, et chacun de vos bonheurs est un des miens. Mais en l'année suivante, il me fallut errer seul et seul à travers les études et les bruits du lycée et sentir un départ infini de mes douceurs et mes tendresses, puis mon âme un peu s'encarna. Vous ne pouvez savoir, mon enfant, l'atroce angoisse quand les sens surgissent vers les jouissances animales?

N'en parlons pas. Je suis sorti de ces horreurs. Aussi bien, n'est-ce vous, dont l'allure délicate me fit retourner aux sentimentalités premières?

Il y avait des vacances le long desquelles j'errais en notre très petite ville pour vous apercevoir. Un jour de l'an, par un de ces jours de l'an si doux que la vie semble une chose neuve, tandis que je passais devant votre fenêtre, une paire de vos bas séchant flottait au vent aigu, — oh! cette histoire de bas va paraître grossière! — ils se balançaient en fluidités longues, semblables à l'amour noir flottant sur le monde.

C'est, en cette année, le seul souvenir que vous m'ayez laissé.

Les ennuis eux aussi s'écoulent, on n'en conserve qu'une image dure aux coins de la mémoire. Donc, mes dix-sept ans accomplis, je sortis du lycée, juvénile et vibrant, pour aller vivre chez mes parents, mon cœur éparpillé selon l'art du rêve. Il fallait que j'étreigne les sentiments et les émois que l'on éprouve à comparaître sous le grand ciel parmi les nuées, les airs, les plaines et les feuillages, avec une âme humaine. Je voulais m'épandre partout où la vie bout, et je voulais que mon premier amour servît d'impulseur à mon cerveau.

Je prends à témoin tout ce qui fut heureux: chaque fois que j'eus du bonheur, c'est parce que votre présence venait autour de ma pensée, dans l'air éblouissant des adolescences. La trace de votre vie est sur ma vie d'alors. Quand je vous aperçus, l'espace s'amplifia, l'alentour devint vaste, édénique et doux, traversé par des musiques surexhaussées jusqu'à la Joie.

Tantôt, derrière votre fenêtre, travailleuse à quelque besogne infime et précieuse, sur le fond sombre des vitres, votre profil se composait de coloration atténuée, de contour indéfini, une volupté spirituelle l'auréolait, — et cela c'est une Vierge grave qui travaille pour que son geste soit exemplaire. Or, je ne vous donnais qu'un coup d'œil humble, car si mon regard avait rencontré le vôtre, j'en aurais eu honte comme d'un aveu.

Tantôt, par ces matins clairs en lesquels s'ébattent les dimanches, un frisson de ma vie vous suivait allant à la messe. Chant des cloches vers l'amour, qui descendiez de l'azur

en nous, ô chant des cloches blanches ! Ma sœur m'a dit que vous aviez un chapelet de buis et qu'aux grands moments de l'office vos lèvres y posaient un baiser. Oh! Aline prie comme une bonne femme des champs, ses yeux, et ses doigts, et sa bouche sont des choses de Dieu!

Mais les plus belles histoires de mon passé sont celles des temps où je vous causai. Jésus! il fut un jour heureux qui passa sous le ciel et qui nous mit l'un auprès de l'autre. Voici :

Il vivait lors un bon homme qui avait un fils et une fille. Vous étiez l'amie de Jeanne et j'étais l'ami d'André. Chaque soir j'allais à leur maison pour m'égayer. Or, une fois, vous étiez là avec votre mère : Elle et sa mère, Jésus! Comment exprimer cela, en chantant ou en pleurant! A l'entrée des émotions s'élancèrent, un aveuglement rose et d'or m'advint aux yeux, puis un sang rapide coula à travers mes sens des bonheurs inconnus si violemment bons que j'en titubai. Dans mon trouble je ne sus un instant où m'asseoir et j'étais debout, maladroit et empâté, regardant partout sans voir. Enfin, je choisis une chaise en un recoin d'ombre, et admirez l'instinct de l'amour, cela rendait ma présence très immatérielle, vous ne me voyiez guère, mais l'essence même de ma vie devait voltiger alentour de la vôtre.

Votre mère m'a beaucoup causé, elle connaissait mes occupations poétiques et m'interrogea. L'émotion s'atténua : donc, sous la

double influence de mes poètes et de vous, je lui contai combien j'aime la tendresse des rythmes, et que c'est d'un charme sans nom, soupirer et vivre avec les génies que fit Dieu. La création n'est belle que parce qu'on la peut chanter. Peut-être je fus éloquent puisque — oh ! ce n'est pas une illusion ! vous vous êtes illuminée, et des grâces se nuancèrent en vos yeux. Et vous avez désiré :

— Monsieur, voulez-vous en dire, des vers !

Telle est la prescience des femmes : j'aurais tout donné pour que vous formuliez ce vœu, car après avoir parlé d'une chose de notre amour, nous la voulons montrer aux autres, souhaitant retrouver en leur esprit le même enthousiasme qui présida à nos discours. S'il est vrai que par un acte d'une créature l'on peut juger de toute elle, à cause de la parenté qui existe entre chacun des instants de la vie, — quand deux désirs se confondent, j'y vois le signe inéluctable d'une fusion faite pour être immortelle. Et dites, Aline, que ce désir venait de votre cœur d'alors, à tel point que vous eussiez souffert si je ne l'avais satisfait, — dites, Aline ! pour que je puisse croire en une loi nous désignant l'un à l'autre.

Mon ardeur s'embellit à vos paroles, monta inextinguiblement vers de l'extase, puis s'épanouit partout où s'ébattent les fibres de ma pensée, jusqu'à ce qu'elle fût un flamboiement. L'enthousiasme a sa folie : moi, je fus un homme surhumain qui jette son esprit dans la gloire et l'étale à une amante pour qu'elle admire.

Ah ! donc, me voici debout. Il ne faut pas

dire que j'ai récité des vers : je les exhalai. Verlaine, d'une voix bénie, y chanterellait la tristesse monotone des jours humains et s'éjouissait de Dieu venu les éclairer. Ah! caresse des rythmes, jeu des mots, suprême bercement qui semble la palpitation frêle d'une âme jolie, — et vous, petite idée du Bon Dieu qui parcouriez mes vers!

Quand je commençai, Aline avait levé un geste, elle le rabaissa, lentement, lentement, de crainte qu'un mouvement brusque ne troublât sa pensée à m'entendre. Puis elle prit une pose simple en laquelle son âme adoucie transparaissait par une façon plus vague de s'emmêler les mains, par un visage détendu sous la paix troublante et des yeux s'éloignant des choses. Le dernier jeu du poème fusant en le dernier vers, un souffle l'agita et la fit s'exclamer :

— Oh! c'est beau, qu'on en pleurerait!

Pleurer et rire près d'Aline, sous les cieux et la lune languissante, pleurer de joie toutes les beautés du monde et notre vie suprême qui s'y mêle!

Pendant la semaine qui suivit cette rencontre, comme je fus heureux! Il y a eu des étoiles en moi. Les jours étaient baignés d'un azur grandiose dont la lumière, dont la tendresse me faisaient apparaître la face de Dieu et savourer sa bonté. Mais les nuits de mon sommeil! C'était Vous en sourires translucides, Vous en attitudes sanctifiées reposant votre main dans ma main! Chaque nuit, je m'éveillais pour vous caresser d'une pensée consciente, puis regardant l'ombre du côté de votre demeure, avec une âme qui bénit, je

songeais : C'est par là qu'elle dort, la mienne!

Voici un autre soir, chez André : une belle douceur de la lampe est rose et heureuse, car vous êtes là. L'ombre aux angles des murs tressaille comme une chose vivante, comme une belle chose de mystère dont la présence allonge nos sentiments.

Nous sommes deux garçons et trois filles, — donc, pendant que Jeanne ou Marguerite tiendra le piano, il a été décidé que nous allons danser. Mais je ne sais pas et j'ai peur de montrer ma maladresse. Je dus céder.

Jeanne est la première femme avec qui j'aie dansé. Une polka, balbutiée par une ancienne petite pensionnaire, se mêlait à nos pas, tournottait en battant des sons trop lourds. Jeanne, d'un grand élan de son corps m'entraînait autour d'elle, si bien qu'il naquit du rythme en mes pieds, mais mon torse gourd ne sut pas céder à leurs mouvements et ralentit et tortura la cadence. J'ai conscience de n'avoir pas été un séduisant danseur.

Jeanne dit : A présent, il faut que tu fasses danser Aline.

J'allai. Vous vous êtes levée, mon bras gauche contourna votre taille et s'y reposa, tandis qu'une petite chose moite était abandonnée dans ma main droite, votre main fondante. Vous étiez plus malhabile que Jeanne, nous cherchions à nous mettre au pas, il y eut des mouvements faux qui s'élançaient soudain, des tours où nos pieds battaient sur place une mesure drôle qui n'était pas celle de la danse, parfois des heurts mettaient en

contact une parcelle de nos corps, alors j'étreignais en moi le sens du toucher, car il faut craindre que mes sens apprécient votre chair et se vêtent de son souvenir et me content que la forme en est tiède et belle.

Le jour de l'an vint, et tous ses souhaits du matin délicat. Cela se fait comme après une absence : l'ami que l'on revoit n'est plus tout à fait celui d'hier, on lui offre ses souhaits qui signifient le désir de renouer et de se fondre l'un en l'autre, puis les étrennes sont douces, ainsi qu'un souvenir de voyage. Jeanne me donna des cigarettes et je suis resté longtemps près d'elle, songeant que vous alliez venir et agrandissant ma joie par cet espoir.

Oh! soudain la porte s'ouvre : dans la rue vous aviez frissonné et vos vêtements s'imprégnaient d'un peu de froid, mais Aline fut une fleur fine et douce qu'arrose un matin frais.

Il n'y avait que Jeanne et moi dans la salle. Après avoir embrassé Jeanne, vous vous êtes approchée. En même temps que mes lèvres se tendaient vers votre visage, vos lèvres se tendaient vers mon visage, il en naquit un désarroi grâce auquel le baiser que je voulais déposer sur la joue descendit à la commissure de vos lèvres. Or, c'était un tout petit coin tiède qui sourit et dont la chair profonde céda. En ce temps, je trouvais une saveur au baiser des jeunes filles : celui de Jeanne donnait le goût acide et grêle des groseilles, ma tendre petite sœur Louise me parfumait d'une bonté de laitage champêtre.

Votre baiser eut la senteur sombre des framboises dont l'âme touffue repose dans les jardins. Les parfums que j'en ai respirés lors de mon enfance revécurent, par des crépuscules roux d'automne, où je vous portais en moi.

Je ne savais pas que ce jour suprême d'amour dût être le dernier. Lorsque ma vie, parée de votre baiser, flottait de chose en chose, donnant à toute beauté un éclat de la vôtre, lorsque toute tendresse et tout émoi semblaient cueillis par la Nature en votre âme, alors j'appris que votre père, fonctionnaire, venait de recevoir son changement et quittait sur-le-champ la petite ville où nous vécûmes.

Mes souffrances solitaires n'importent. Il ne doit y avoir en ces lignes que l'histoire des sentiments qui naquirent par votre présence. Beau récit de joies simples que j'ai narrées à jamais, vous vous êtes écoulé sous ma plume d'un soir et vous avez chanté le dernier chant du banquet de mon cœur. Oh! puissiez-vous l'avoir dit si haut, qu'Aline en vous lisant entende le départ de ma jeunesse enfantine et bénisse, en une gravité de ses mains mates, tout ce qui fut l'Amour et s'attriste comme une morte de ce qui est l'Oubli.

Et, Aline, partez vers la Vie future, l'ancien amour repose. Il n'est qu'un calme sans borne à parcourir l'espace, les rumeurs du monde s'éteignent, je m'en vais! Le ciel fut profond aux passionnés; il s'exalte ainsi qu'un cri de gloire alanguie sur leurs chairs, il s'exhale ainsi qu'un songe vers leurs âmes

odorantes, il ouvre le matin des jours amoureux et quand deux regards se fondent, c'est en lui. Moi, je suis un pauvre homme calmé. Ni la Mort, ni la vie ne me sont heureuses. Je ne vois plus le ciel : azur enchanteur, ah! votre fin naïve. Ployez sous le poids des ans la carcasse de vos couleurs que m'importe! Je ne sais plus voir le ciel. Ah! l'ombre, ah! l'oubli! Car mon cœur en mon corps n'est plus qu'un rien et tout l'Automne venant proclame la fin du rêve en la fin des choses.

LE PAUVRE AMOUR EN CHAIR

A LOUIS LUMET

Las de rire, triste d'avoir rêvé, il sortit pour aller en un café bouillonner sous l'alcool rude. Un soir mou flottait autour des lumières, glissait en coups de vent frais sur les rues, les maisons et le fleuve, et semblait venir d'un infini morose. La Seine était un long velours fripé qui s'orne de feux dansants.

Pendant qu'il franchissait le pont des Invalides, son soulier délacé l'obligea à se baisser pour faire une boucle, puis, comme il jetait un regard quelconque en arrière, il La vit.

Tous deux habitaient la même maison. Le hasard des besognes les fit se rencontrer dans l'escalier. D'abord, ils s'entrecroisèrent, roides et absents à leur passage, — mais puisque les yeux de la jeune fille chantaient et riaient, il les observa chaque fois : c'étaient deux petits êtres noirs et brillants qui, par un point d'absolue lumière, contaient sa vivacité gaie, et en un contour bistré sa volupté chère, câline. Elle avait des cheveux tendres que le

manque de soin plaquait sur sa jolie tête comme des mutins en joie. Or, et sa chevelure, et ses yeux, et ses gestes voletaient, papillotaient et dansaient, elle était faite d'un grand sourire qui allait d'elle au monde, toujours. Peu à peu, il apprit à la toute connaître et à tout savourer, si bien qu'en ce garçon rêvant, l'Amour tomba. L'Amour tomba comme un charme d'or sur la vie. Voici que si elle lui envoyait un sourire alléchant de ses yeux, il en avait l'âme atteinte et l'exhalait par un regard tremblant.

Ah! petite fille adorée, vos pas battaient le sol avec des sons joyeux, et vos jupes agitées se dandinaient comme on le rêve. Sur le chemin de Georges, c'est vous! et vos grâces, et vos yeux, et vos mains, et votre chair, et Vous! et vos mouvements qui bruissent sur les sens, et le Bonheur! Et soyez bonne et heureuse, petite fille, soyez blanche et douce, et vive et heureuse. Riez!

Georges était mélancolique sans fin, et depuis les jours d'enfance, il ne se souvenait pas d'avoir éprouvé un de ces bonheurs pleins qui rendent le Présent cher et l'Avenir radieux. Mais on eût dit que ce soir, en la voyant, se rompaient les digues de tristesse. Son cœur battit à coups sourds pour exhaler un sang dont les rumeurs passaient, touffues et défaillantes, son cœur battit comme un matin sur sa chair adolescente et dansa une agonie sur son âme en attente. Il étouffait aussi : il y eut deux artères à la gorge qui éclataient et faisaient les oreilles bourdonnantes. Je ne sais comment il marcha : ses jambes tremblaient. Et tout cela qui s'an-

goissa fut un bonheur inconnu où les clartés du monde règnent et vont des cieux à l'homme, et passent sur la terre et la baignent, et font tressaillir des fibres, chanter des teintes et sourire des gestes.

Il ralentit sa marche : ah! Georges, vous avez essayé de trouver assez de courage pour songer au moment, lorsqu'elle vous atteindrait, où vous enverriez un sourire et un mot! Vous n'avez pu, mais tel celui qui s'arrache à toute timidité soudain, puis d'un grand élan ferme les yeux et court au danger, vous dites : Bonjour, Mademoiselle!

Le geste advint ensuite comme s'il avait été convenu entre eux. Quelque chose les poussa l'un vers l'autre : elle, taille fléchissante, qu'il entoura de son bras.

Douce, qui fonce sous la main appuyée, il sentit une branche fine bondir selon la marche, et semblablement le dos crépitait un peu, tressaillait : un, deux, un, deux, à chaque pas, posant des contacts accentués — atténués dont il eut l'épiderme tout chatouillé. Et parce qu'elle n'avait pas de corset, le tortillement fragile que se donnait le petit corps chanta une presque possession.

Mais sur cette hanche étroite, le bras ne pouvait se maintenir. Georges le haussa pour contourner la poitrine, curieux. Dieu! épaules et poitrine cédantes, tout un mouvement d'ossature et de chair abandonnée, si bon qu'on ne l'oubliera plus. Joie, ah! joie, corps craquant, et tressauts et flexions; elle appuyait sur la saignée du bras replié où ce fut un ensemble de douceurs glissantes jusqu'aux moelles.

Cependant il ne trouvait pas à ces contacts le plaisir au delà duquel rien n'est, car un homme auprès d'une femme a la fièvre et cherche, de pose en pose, l'attitude calmée qu'on voudrait éternelle.

Peut-être serait-il meilleur encore de poser un bras sur l'épaule, afin de mieux éprouver le volume de la petite tête. Or, au lieu de chair le plus suave, mi-partie sous le menton, mi-partie sur la gorge, il mit ses doigts en voyage. Une chaleur était extasiante et il en sourit de bonheur. Surtout la pomme d'Adam, à peine bombait, divine comme de l'ombre, puis les deux carotides qui battaient sa vie, il les désira baiser.

Et ils causaient. Il dit, en chantant de la joie : Eh! où allez-vous, Mademoiselle!

Elle eut un rire plein de silence qui lui ferma les yeux et distendit la mâchoire inférieure. Ce rire fut long, pendant lequel il la contemplait. Alors elle dit : Je cherche un amoureux.

— Pauvre petite putain, tes yeux tendres, et tes cheveux doux! Tu devins adorable pour mon Georges et ta chair fut la chair sacrée qui souffre, et ton corps fut le corps de malheur qui l'on baigne de pitié.

Le Cours-la-Reine épanchait au-devant d'eux son avenue d'automne et d'ombre accrue jusqu'à un trou bleuâtre où voyageaient des lueurs. L'ombre profonde des branches les arrosait d'un recueillement qui fit leur amour grave, et le chuchotement multiple des brindilles, de mille petites voix claires qui chantaient au cœur. Entre deux

rangées d'arbres, il était un sentier au ciel, par où les âmes jolies s'échappent vers très haut pour rêver en oubliant la terre.

Il conta : Je m'appelle Georges. Elle dit : Moi, c'est Alice.

Par un mouvement de hanches, elle fit dévier vers un banc la ligne de leur aller. Ils s'y assirent. Georges posa sa main sous la nuque, elle laissa peser sa tête : or, ses lèvres s'entr'ouvrirent et il y mit un beau baiser rouge. Elle avait des lèvres flexibles qui, humides et larges, reçurent les deux autres lèvres avec tout un abandon. Mais il ne pouvait croire à son bonheur. Eh! quoi, celle qu'il rencontrait dans l'escalier était près de lui! Pour s'en assurer, il la baisa et rebaisa vivement : si c'eût été un rêve de sommeil l'ardeur des baisers l'aurait éveillé. Il lui prit la main. Un jour, les bras nus, elle tendait un geste, il pensa que sa main était un peu large et fondante, que ses doigts avaient les nouures des phalanges concaves et douces d'une chair grasse qu'il lui semblait toucher. Donc, il caressa les doigts d'Alice, et c'était réel. Il entoura le poignet qui fut d'une grosse ossature, avec la ride de chair potelée qu'ont les enfants : en dessous, un tas de petits tendons semblaient crier : cric, cric, quand il les fit jouer.

Tel, il parcourait adorablement ces beautés, sa chair en bondit par des suavités plus vives, il se leva et entraîna la femme vers l'étreinte.

Puis, voilà le touchant amour des naïfs : parce qu'il était trop haut dans l'enthousiasme, il ne la pouvait croire fille d'amour et se la composa au cœur comme une petite ouvrière neuve et lumineuse dont le sourire se joignait au sien.

La nuit de vent souffla en leur moelles et le désarroi des choses contait le bonheur, dans une chambre close, à entendre ces bruits, tandis que l'on accompagne de baisers et de mines amoureuses. La Seine flottait et frétillait comme, au vent, un ruban.

Passé le pont des Invalides, ils prirent une rue étroite qui les menait chez eux. Personne. Des hautes maisons englobaient un repos. Les becs de gaz s'allumaient très rares, leur lumière sembla émettre du silence. Georges lui pressait la taille et osait mettre la main au ventre. Alice se pliait, s'abandonnait, comme les femmes aux bras d'un homme ou les enfants sur les genoux de leur père.

Ce fut naïf lorsque, devant une crèmerie, elle prit une voix très sucrée de petite fille pour soupirer : Ze voudrais bien boire du petit lolo.

Il lui mit deux sous dans la main et attendit. O laitage des champs à l'éternelle écume qui s'exhale en beaux aromes et a le goût des douceurs de la Vie!

Quand elle revint, il dit : Dans mon pays, on boit le lait tout chaud, puis, sans s'essuyer les lèvres, on baise dans le cou la grande fille qui vient de le traire.

Ce n'était pas vrai, mais il aima lui faire croire qu'il avait eu beaucoup de femmes.

Près de leur maison, il ne fallait pas qu'on les vît ensemble, elle le pria de quitter son bras et marcha la première, pendant que lui, pour les passants, se donna l'air d'un bon flâneur. Un instant après qu'elle fut entrée, il monta à sa chambre et alluma la lampe. Mais elle avait dû passer chez elle. Georges se mit en peur : quelque circonstance navrante, comme souvent on les rencontre aux chemins de la Vie, n'allait-elle pas empêcher Alice de venir? Il vint une sensation de vide : Ah! ils étaient deux en amour, le voici seul! Pour qu'elle fût là plus vite, il alla au-devant d'elle.

Un vieux maçon ivre, son voisin, qui, sur le palier, lui adressa la parole, n'eut pas de réponse.

Oh! mon bruissement dans l'escalier, oh! mes pas aux chants de soie, et mon beau frisson du rire d'Alice qui monte! Il lui prit les deux mains, et ils rirent beaucoup parce qu'elle faisait semblant de ne pas pouvoir monter et qu'il dut la hisser à coups de secousses.

Il ferma la porte sur le monde. Cette chambre était sale ainsi que la vie des pauvres : à chaque coin montait un hoquet de dégoût, trois chaises râlaient sous la poussière et un vieux lit entassait des matelas si fatigués et crasseux que l'homme qui y couchait sentait son âme enlaidie. Elle fut une bonbonnière délicate et rosée : autour de la lampe, un grand air d'or, et le lit chanta l'abandon d'amour.

Il mit Alice dans ses bras. D'abord, les baisers parcoururent les joues qui contenaient un

parfum d'on ne sait quoi : quand les lèvres appuyaient trop fort, ce parfum n'était plus, mais à chaque retour de baiser, il survivait encore. Il y eut là un jeu de cache-cache entre Georges et le parfum. Puis, au coin de la gorge, en un chaud petit nid, le baiser s'enfonça, à croire qu'il allait pénétrer.

Mais, soudain, il happa la chair furieuse des lèvres, fit craquer cette femme dans ses bras, rouge, les sens en rage, et l'abattit sur le lit comme une bête vaincue.

Epanoui plus qu'une fleur, il mourut. Elle avait reçu sans frémir l'atteinte des voluptés, et pas un point de son corps n'avait chanté sous le mâle.

Ah! Alice, mon Georges croyait vous voir à lui, comme il était à vous, mon Georges croyait que votre chair se nouerait à la sienne pour le Plaisir, hélas! Alice, vous eûtes l'abandon sans charme, vous eûtes le corps qui reçoit les baisers sans les rendre!

Oh! dégrisement! Il restait étendu, ne sachant quelle contenance prendre, et toute action lui paraissait superflue. Après avoir possédé une femme, on est las de vivre plus que jamais. La supposant attristée aussi, il sortit de son cœur et lui posa sur la joue l'un de ces baisers qui sont destinés à amoindrir la peine des souffrants.

Après s'être levés, ils se dévêtirent pour la nuit de sommeil. La chair venait un peu de mourir et surnageait maintenant en une fatigue suave, des sens au cœur. Au premier dégoût avait succédé un calme tout doux qui s'épandit dans les membres comme en bruissant. Un sang clair forma une vie neuve sur

son corps, jusqu'à la naissance délicate des souplesses, et sur son esprit pour que s'y ouvrissent des compréhensions délicieuses où il faisait suprême et un peu las.

Quand elle se fut couchée, nue, les épaisses papilles du toucher en rut avaient fui; des paumes, une fraîcheur et un vide qui coulaient vers les doigts de Georges appela ses mains pour un voyage. La chair du dos eut la douceur molle d'un satin vivant sur lequel il resta longtemps sans bouger, écoutait ses mains être en bonheur.

Il n'y eut pas les sens à s'interposer entre les sens et son cœur : il savoura simplement, analysa précieusement, ainsi que pour des teintes ou des parfums de fleurs. Sous un remuement, parfois elle prenait une autre pose, le toucher de Georges se faisait plus rose, sa vie venait en ses mains rêver. Alors cela lui glissait aux bras, rampait en son corps et en son âme, et c'était un enroulement de bontés!

Les petits seins flasques et jeunes, entre le pouce et l'index, il les fit se mouler et les soupesa comme une chose puérile. Surtout il aima baiser les yeux où c'est très dur, et c'est très tendre et ça frémit comme si l'on baisait l'âme.

Il aurait voulu qu'elle fût une petite fille exhalant sa mignonnerie par des yeux curieux et simples et par une mine frêle et précieuse de naïve créature. Sa jolie tendresse de sentiments voltigea sur la tiédeur dormante en laquelle fut ce corps de femme; il se mit à la bercer dans ses bras avec de discrets et longs mouvements, et il murmurait :

Pauvre petite amie! Souvent alors, il mettait une main sous la nuque d'Alice, lui levait la tête pour voir en son visage aller des douceurs. Il lui passait aussi la main sur les cheveux, souhaitant qu'elle fermât les yeux comme une chatte flattée, comme une âme qui se confie et s'endort.

Mais il fallait plus que l'emmêlement paroxyste de leurs deux corps, ils devaient monter très haut par delà la vie, s'épanouir, contempler le monde et le voir dans une grâce telle qu'il fût suave aux sens et au Rêve, il fallait que les choses fussent musicales, parfumées, caresseuses, dolorées, ah! si belles qu'on eût cru y avoir goûté et qu'on ne fût hanté comme par le souvenir d'un mets infini. L'or, l'azur, les fleurs et les frissons, tout ce qu'ont senti les hommes et qu'ils ont chanté jusqu'à en mourir, il fallait l'exalter.

Alors, Georges se mit à dire des contes de fées.

Il la mena dans un pays où l'air pâle a des tons roses, et sous un beau soleil tendre on y glane de l'amour. Les papillons, les fleurs et les fils de la Vierge s'emmêlent en des baisers. La forêt les recouvre d'un calme de clartés et de verdures que parcourent les bûcheronnes, les princes, les princesses et les fées, Quand le vent chantait dans les feuilles, il faisait tout frémir, on l'eût pris pour le frisson heureux des choses.

Ah! la fillette de quinze ans, que des yeux bleus adoucissent : ses lèvres sont très roses et des papillons s'y sont trompés, ses cheveux voltigent alentour de sa vie et le disent avec toute une grâce de rayons soyeux. S'ils la

voient, les méchants sentent leur âme pleine de bontés, et les fleurs se balancent et s'exhalent par des parfums plus denses. Voici qu'elle aime : c'est un bûcheron ou c'est un prince, l'amour divague en leurs âmes, et tous ses jolis grelots! Ils vont au monde béni, les fées les secourent dans leurs ennuis, ils vont et s'épousent, et jouissent.

Georges conta ces belles histoires que Mendès a narrées : elles sont d'Amour simple et de Mort enchantée. La chair y est heureuse comme aux roses ou aux petits enfants, il faut qu'elle rêve et qu'elle parfume. On se vêt de brocarts, de velours et de satin, les pierreries sont de soleil splendide parce que tout doit être beau, puisque la beauté fait le bonheur.

Il le conta, en une belle flamme de voix flexueuse qui, aux passages heureux, souriait ingénument et, dans les grandes périodes alors que les choses sont en délire, devenait la voix un peu monotone et zézayante des tout petits. Grâce et douceur! elle eut des attitudes pour prévenir et caresser les sentiments que Georges supposait à Alice. Il tenait la jeune fille entre ses bras et posait la tête sur son épaule. Ne pouvant pas former ces gestes souples qui ont le mouvement même des paroles et semblent s'enrouler autour d'elles, il y suppléa par un voyage et un toucher de ses doigts. Lorsque le conte se faisait doux et mélancolisé, Georges appuyait les doigts seuls et les laissait reposer silencieusement, mais aux beaux moments des baisers d'amour et des triomphes de la vie, il recourbait la main, et la paume et les doigts,

pressaient la chair de la femme avec délectation.

Hélas! son imagination devint lasse de tous les songes fervents. Presque soudain, tandis que pour en apprécier l'éclat, il le tournait et retournait dans son âme, tout se ternit. Les roses lourdes ne savaient plus frémir, les papillons ne battaient plus leurs ailes de gaieté, leur mouvement sembla froisser du silence et du repos, les fils de la Vierge qui se balançaient des branches pour jouer avec le soleil pendaient ainsi que des loques, et le rire des bûcheronnes, des princesses, des fées et des princes avait un ton d'automne las.

Son cœur ne se mariait plus à son imagination lorsqu'elle alla à l'aventure. C'était comme si ce cœur, après avoir battu trop fort devait s'alentir. Voici bien tout qui s'éteint! les lilas qui ont fleuri aux jardins de nos douceurs, voici le printemps s'accroître, leur fraîcheur se hausse en la vie, mais le beau crescendo de juin fait leur mort.

Pourtant, Georges venait d'une atmosphère lumineuse où tout caresse la bonté. Il lui en restait une foi au bonheur. Et si l'on a épuisé toutes les sentimentalités, peut-être, ah! sans doute, il est du bonheur encore! A la surface des chairs, c'est le plaisir, c'est le bonheur!

Il est des attouchements essentiels où la chair éveille la chair, fait surgir un monde de sens vivaces qui s'épanchent et se lèvent vers le plaisir.

Sous les contes, Alice s'était endormie et son corps formait un seul bloc lourd comme

un fardeau. Il y eut la chair du dos avec sa tiédeur ferme, la chair d'au-dessus des hanches qu'agite la respiration, elle se hausse et se baisse, et quand elle se baisse, la main repose sur une couche moelleuse, la chair du ventre qui brûle et semble contenir des délices, la chair des épaules pleine de grâces, la chair épaisse et savoureuse des seins, la chair satinée des bras frais, la chair un peu moite et grasse des mains ployées : celle-ci tressaille et toute une vie tendre y passe. Mais parce que Georges analysait ces choses, il ne trouva point le beau charme d'amour.

Elle s'éveilla en bâillant et le laissa faire, mais comme par certaines attitudes affaissées, elle semblait se plaindre, il ne voulut pas l'ennuyer plus longtemps et, lui posant son baiser sur les lèvres, il alla!

Or, cette femme, la tête pesante, les yeux fermés, les bras mous étendus, laissa s'affaler un corps inerte et flasque dont la masse qu'entourait Georges de bras bruyants fut si morne et somnolente qu'il s'apparut brutal et accomplit la volupté avec une honte.

Il tomba, triste, ainsi qu'après une défaite. Ah! le vain amour que l'on tâte et que l'on expérimente sur la chair des femmes, il est mort avec le rut. Le voici comme un cadavre douloureux qui s'étend et s'étend! Il passe du dégoût, et le dégoût transperce tout rêve du cœur. Il passe quelques songes et quelques souvenirs mais tout a des sens ennuyés, et le dégoût s'élève et râle et fait voltiger une odeur, ah! une odeur! L'oubli! mon Dieu, l'oubli! et dormir en une inconscience de bête, dormir vers le vide.

Sommeil noir qui pénètre et glisse au cerveau, puis s'épand comme un doux voile, on vous sent osciller aux tempes et sur les yeux, et tout s'écroule en vous!

Le lendemain, au réveil ténu, lorsque l'âme est si pure, que de penser au jour bruyant, la froisse en son mystère rêveur, l'odeur aigre et louche qui s'échappait des sueurs pénétra dans ses sens ignominieusement.

Ses jambes, alors, touchaient celles de la femme, et il les retira pour que rien d'elle n'entrât plus en lui. Ce voisinage matériel dominait la vie du monde, encombrait de lassitude les objets et la lumière, épaississait les rêves comme de tristes bêtes sans grâce, et ah! ce n'était pas l'éveil d'oiseau chanteur que savent bien les jolies âmes! Elle avait une respiration longue et vitale qui, par la monotonie à agiter son corps régulièrement, mécaniquement, agaça Georges jusqu'au fond des nerfs et, pour l'éveiller, il se tourna et retourna dans le lit avec le plus de remuement possible. Après de lourdes chutes de sa tête sur l'oreiller, elle s'étira et dit qu'elle allait partir. Il se tut et ferma les yeux. Il ferma les yeux sur la vie, sur l'amour, et il fallait qu'un calme d'oubli lui vînt au cœur.

Elle sortit du lit, alors il s'étala, il lui semblait qu'une contrainte venait de s'abolir et que, maintenant, il allait jouir pleinement de lui-même et de tout. Puis, comme elle finissait de s'habiller, il attira pesamment son pantalon placé sur une chaise voisine, sortit d'une poche cinq francs, prix convenu de leur nuit d'amour et les lui mit dans la main. Elle partit.

Il entoura sa poitrine de ses bras, comme pour se presser lui-même sur son cœur, s'apparut un tout petit enfant en peine... et dormir, doucement dormir, avec l'abandon d'un enfant malade!

FIN

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, ROUTE DE CHATILLON, A MONTROUGE (SEINE) LE DIX MARS MIL NEUF CENT TRENTE-SIX.

L'Imprimerie Moderne, Montrouge.